

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Constantin Stanislavsky  
Ma vie dans l'Art  
William James et le pragmatisme religieux  
Chantiers américains  
La chimère socialiste  
Fascisme anno XI

Jacques COPEAU  
Constantin STANISLAVSKY  
René KREMER, C. SS. R.  
Baron SNOY d'OPPUERS  
Henri NOYELLE  
Fernand DESONAY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sainte Bernadette Soubirous, Mgr Schyrgens.

## La Semaine

Le mot « mystique » est à la mode. On en use et on en abuse. Son sens propre : Dieu se communiquant directement à certaines âmes, n'est pas — et de loin — celui qu'on lui donne le plus couramment. Parmi les sens de ce mot, il en est un qui s'est généralisé depuis quelques années, et qui sert à désigner un contenu plus sentimental que rationnel, un ensemble de considérations plus senties que pensées qui meuvent un être humain et qui lui communiquent un dynamisme puissant. Mystique révolutionnaire, mystique socialiste, mystique nationaliste. Ces mystiques « possèdent » littéralement ceux qui y adhèrent. Il ne serait pas difficile de montrer qu'il ne s'agit en l'occurrence que de passions humaines, passions collectives, passions étudiées depuis toujours par les psychologues de tous les temps.

Parmi ces mystiques contemporaines, la plus violente, à l'heure actuelle, est sans contredit celle qui sévit en Allemagne et risque de précipiter tout un peuple dans l'aventure et, peut-être, dans la barbarie. Le soviétisme est une mystique, mais la Russie est asiatique. Le fascisme est une mystique, mais qui reste dans la ligne « Europe ». Le socialisme est — était plutôt! — une mystique, mais qui, après avoir occasionné bien des dommages, s'étirole et s'éteint. L'hitlérisme est une mystique qui corrompt une grande nation et qui menace directement notre civilisation occidentale.

Qu'on en juge.

Un livre vient de paraître en Allemagne — *Les Intellectuels et l'Etat nouveau* par Gottfried Benn — dont on dit que « dans cent ans cette œuvre sera un des documents essentiels de notre époque ». Le comte Robert d'Harcourt l'analyse longuement dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*.

Nous voyons aujourd'hui — écrit Benn — les principales positions de l'intelligence libérale emportées, percées sur un large front par l'intelligence nouvelle, par un sentiment du monde entièrement neuf, bien propre d'une jeunesse qui représente elle-même une espèce historique nouvelle. Cette jeunesse-là plus que toutes ses devancières est sortie du sombre, du noir. Un pays vaincu, des pères tombés au front, des biens hypothéqués, les carrières partout encombrées, la science seule offerte à bon marché, les coiffeurs pour dames faisant une condition de l'achèvement des études secondaires pour l'engagement de leur personnel, les magasins de détail exigeant le baccalauréat pour la mensuration des pièces de coton : voilà ce qu'elle a trouvé devant elle. Au théâtre, des pauvretés sans nom portées aux nues par des critiques dénués de cervelle. Sur la scène politique, même dénuement. Les grandes vedettes intellectuelles de la République se décidaient-elles à abandonner pour quelques instants le confortable de leurs villas et à descendre vers le peuple pour lui faire une conférence publique, elles bornaient leur tâche à ent'ouvrir devant leur auditoire des abîmes fleuris, et à offrir comme conclusion : Que voulez-vous de plus? Tenez-vous donc tranquilles. N'avons-nous pas la démocratie qui transfigure le visage des peuples?

Jolie démocratie! se disait la jeunesse.

Elle commence par ne rien nous donner à nous mettre sous la dent (le texte allemand est beaucoup plus énergique : fressen) et nous abandonne ensuite intellectuellement. Jolis héros en vérité que les héros du peuple qui, à l'heure de l'attaque, n'ont qu'un souci : découvrir le point mal gardé de la frontière par où ils pourront gagner

*l'étranger et leurs jolies propriétés d'Ascona, au lieu de se ceindre les reins, de prendre la bêche en mains et de se placer résolument dans le danger, dans ce danger biologique sans lequel il n'est pas de chef! Nous avons entendu assez longtemps la même chanson : « L'héroïsme, le sacrifice, tout cela pour les autres, tout cela des chimères. Ce que nous voulons, c'est conserver nos villas et tout l'argent ramassé » Oui, se disait cette jeunesse, nous avons entendu assez longtemps le couplet. La liberté de pensée c'est la liberté de démolir, de détruire. Idéologie de la lâcheté, idéologie anti-héroïque. Mais c'est par la nostalgie de la grandeur que l'homme est grand. Tout son effort intérieur est invinciblement ordonné à l'Absolu.*

Et c'est ainsi que cette jeunesse s'est détournée des abîmes fleuris, s'est arrachée aux fétiches d'une Intelligence sombrée dans le défaitisme. C'est ainsi qu'elle a connu des joies prodigieuses, les joies de sa génération, incompréhensibles au sexagénaire. C'est ainsi qu'elle s'est jetée dans l'instinctif, dans ce qui n'a pas encore été gâté, abîmé par la pensée, dans l'irrationnel. C'est ainsi qu'elle a songé à se défendre, à s'armer : « Un arc tendu, voilà mon bonheur ». C'est ainsi qu'elle a eu l'esprit de sacrifice qu'exigeait une loi intérieure. Le symbole de l'ère libérale était un château de plaisance orné de figurines en porcelaine, les Tuileries, une salle de bal, toutes choses destinées à être un jour prises d'assaut et balayées. Pour la jeunesse présente le symbole est un défilé : les Thermopyles.

Grande jeunesse au cœur ardent, l'Intelligence qui te méprise était au bout de sa carrière. Quel legs pouvait-elle bien te transmettre? Elle ne vivait plus que des débris dont elle se souillait elle-même en vomissant. Substances anémiées, formes quintessenciées, c'était là toutes ses richesses. Jeté là-dessus le manteau misérable du capitalisme bourgeois. Ses visions n'allaient pas plus loin qu'une villa. Une Mercedes suffisait à combler ses rêves. Jeunesse, ne cherche pas d'arguments, ne te laisse pas arrêter par les mots, sois dure, sache ignorer le pardon, ferme les portes de la cité et bâtis l'Etat.

Soulignons instinctif et irrationnel. La caractéristique de cette mystique est là. Sa terrible nocivité aussi.

\* \* \*

Après avoir établi la faillite de la démocratie et celle de la science, Benn parle de la faillite de l'internationalisme.

Toutes les utopies — nous citons — qui ont voulu bâtir plus haut que la conception nationale de l'Etat et au delà d'elle, et qui prédisaient sa liquidation n'ont pas réussi à se durcir en formes politiques durables. L'Etat européen qui a ouvert ses perspectives il y a quelque seize ans et qui devait sceller l'union des peuples dans la suppression des frontières, et des classes sociales, nous le voyons aboutir à la conception de l'Etat de puissance, de l'Etat-tyran (Machtstaat, Tyrannenstaat).

L'omphase humanitaire syndicaliste, les chimères du christianisme primitif finissent en expansion industrielle et militariste, en impérialisme hypernationaliste.

Quant aux intellectuels, ils ont trahi la nation!

« L'Etat nouveau est né contre la volonté des intellectuels. » L'intelligence, dans l'Allemagne moderne, est devenue une toxine. Elle a corrompu ses voies en rétrécissant sa tâche à l'analyse toujours plus aiguë, toujours plus meurtrière de ce qui représentait dans le pays des forces d'élan. Impuissante à créer, elle n'a plus été investie que

de la fonction de dissonance, Zersetzungshybris, Schöpfungspatience, hybride de dissection, inertie dans le domaine créateur.

Les intellectuels ont la puérile vanité de s'imaginer qu'ils pensent. C'est l'histoire, et elle seule, qui pense. La pensée (Gedanke) est une autre espèce, une autre catégorie que l'intelligence. Elle n'est pas jeu byzantin de l'esprit, mais force. « Plus puissante que le fer, elle reste toujours à portée de voix de la grandeur morale, dans le champ du ballement d'ailes de l'acte transcendant. » On a confondu pensée et subtilité. La pensée n'est pas l'ingénieuse acrobatie dialectique où on a voulu la faire descendre. Elle est la manifestation de l'irrésistible vouloir cosmique, l'empreinte souveraine du destin. En fait, le rôle « est réservé à l'histoire qui seule a mission de penser. Il fut fait acte de pensée sur les hauteurs du Sinaï lorsque le Décalogue fut donné à l'humanité, lorsque retentirent les cymbales au milieu des nuages de fumée de la montagne. Les pierres des bornes qui jalonnaient les grands chemins du monde, comme le fit de nos jours le siècle nouveau en engendrant la loi actuelle, en enfantant l'Etat totalitaire. C'est l'histoire qui grave le style de l'humanité.

L'histoire est un phénomène volcanique, ayant un caractère de nécessité. Elle ignore votre démocratie, votre rationalisme si péniblement maintenu debout. A ses tournants décisifs, elle ne connaît point d'autre méthode que l'enfantement d'un type humain nouveau victorieusement expulsé des profondeurs de son inépuisable sein et qui aura à conquérir sa place de haute lutte, à graver dans la matière du temps les idées de sa génération, tout cela au milieu de la souffrance de l'action, comme le commande la loi de la vie. Conception de l'histoire qui certes n'emprunte plus rien aux conceptions humanitaires et rationalistes, conception profondément métaphysique...

Oui, les intellectuels contemporains ont trahi, mais pas comme Benn le pense ! L'intelligence moderne s'est éloignée du Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle a prétendu ne relever que d'elle-même, ne recevoir la vérité de personne, mais la faire, la créer. La critique, l'abus de l'analyse, a tout corrodé et tout dissous. Les ruines accumulées furent immenses. L'intelligence finissait par tourner à vide, se complaisant dans une stérilité mortelle.

Mais le tragique de l'aventure, c'est qu'en Allemagne la réaction est pire encore que le mal. L'abus de l'intelligence y conduisit au saut dans l'instinctif, à l'exaltation de l'irrationnel, à la démission de ce qui fait la grandeur de l'homme : la raison.

L'éruptif de l'histoire — le comte d'Harcourt résume Benn — est opposé aux vaines causalités rationnelles. A tous les grands tournants de l'humanité, l'irrationnel fait éclater sa royauté. Lui seul détient les forces de jaillissement, les sources créatrices profondes. L'homme n'est pas la marionnette logique mue par les ficelles de la raison que nous a présentée l'ère des lumières (Aufklärung). Il est obscur et puissant, « mal détaché de l'élémentaire », tout emmêlé à la nature, aux origines « mythiques et profondes », « proche de la création » (schöpfungsnah). Le mot barbarie n'est pas un reproche, c'est un titre.

Citons encore :

La faute essentielle de l'intelligence contemporaine a été de se fermer les yeux, dans un geste de débilité peureuse, devant l'immense transformation qui s'emparait du monde. La révolution allemande boussule et traverse les plans du politique et de l'économique. Nous assistons à une expérience de l'univers infiniment plus profonde qu'une révolution historique, à un « bouleversement anthropologique ». C'est la « substance de l'humanité » qui est proprement atteinte. Nous sommes arrivés à une « ligne de partage des âges du monde ». La « couche de vernis de la civilisation moderne s'écaille et craque de toutes parts », les « siècles semés derrière nous arrivent à expiration ». La vie allemande est parvenue à un tournant décisif de son destin, à sa pointe extrême. Cette vision de pathétique promontoire face à l'inconnu s'accompagne d'une sorte de frémissement de volupté. Le « dernier siècle » de l'Allemagne est arrivé.

L'humanité monte sur un bûcher géant. « Ce qui doit être détruit, c'est l'intellectualisme et la civilisation qui y prend sa racine » et y trouve sa forme. »

Nous assistons à l'éclosion de grands peuples pastoraux contre les peuples artistes et artificiels, des peuples rangés sous la loi de Pan (c'est-à-dire mêlés à la nature, à sa puissance, à ses terreurs originelles) contre les peuples sublimes, des civilisations primitives, contre les civilisations faites de stratifications superposées.

L'hittérisme est entouré d'ennemis. Une « révolution universelle » se tisse autour de lui : l'induction spontanée du « non » contre la grande pureté barbare.

Dans la nécessité de faire front de tous les côtés de l'horizon, que l'homme allemand « ne doute pas de ses forces », elles lui viennent du fond des âges. Il n'est plus l'homme sapiens annoncé par la culture exclusive du cerveau; il se retrouve l'être vierge des origines, « l'éternel quaternaire » de l'époque glaciaire. « Naguère l'homme était un être rationnel, il est aujourd'hui un être métaphysique, baignant dans l'atmosphère de la nature et des débuts du monde. » Il a cru à la perfectibilité indéfinie; son rêve, au lieu de se jeter en avant vers l'avenir, remonte maintenant en arrière. Dans l'être primitif il se reconstruit, et se retrouve. « A la base de son interprétation de l'histoire, il y avait l'idée de progrès et de civilisation évolutive; il y a maintenant le rattachement aux origines et la continuité mythique et raciale. Le XIX<sup>e</sup> siècle a eu l'ambition, avec son énorme appareil scientifique, avec ses professeurs et ses instituts de recherches, d'expliquer intellectuellement l'arbre généalogique de l'humanité ». L'époque nouvelle n'« envisage » plus l'homme « morphologiquement » mais « symboliquement »; elle voit en lui la créature élémentaire « jaillie de l'univers et nourrie d'impulsions organiques ». La religion du cerveau orgueilleusement adoré « comme la fin de toutes choses » est finie.

Et voici la « vision » finale de Benn :

« Un siècle de grandes batailles va s'ouvrir. Des armées, des phalanges de Titans, les Prométhéides vont se détacher de leurs rochers pour s'abattre sur nous... Un siècle de destruction est devant nous. Le tonnerre va s'unir à la mer, le feu s'accoupler avec la terre. Oui, telle est la furie avec laquelle les dernières générations de la race blanche se jetteront l'une sur l'autre pour s'entre-déchirer. Une seule solution nous reste : élever, dresser des cerveaux, de grands, de redoutables cerveaux, voués à la tâche de défendre l'Allemagne, des cerveaux pourvus de fortes cornes, de mâchoires faites de tonnerre. Rêver à des idylles d'avenir, se faire de l'homme nouveau une vision molle et chimérique constitue aujourd'hui un crime. Ce n'est point en rêve qu'il faut voir l'homme; c'est sur une enclume qu'il faut le forger. Combattre, voilà sa tâche, un métier qu'il n'apprendra pas dans les contes de fées et les chants d'amour, mais au milieu de l'ennemi, parmi le sifflement des flèches. La paix est un bien que ne connaîtra plus l'Europe. Nous allons voir s'ouvrir l'ère des grandes attaques contre l'Allemagne. Attaques venant de l'ouest, venant de l'est, des horizons du libéralisme et de la démocratie. Oui, des cerveaux, voilà l'arme dont a besoin l'homme nouveau, des cerveaux pourvus de cornes, de cornes aussi puissantes que celles du rhinocéros, à l'aide desquelles il rejettera victorieusement les peuples jusqu'aux confins du territoire. »

On ne lit pas sans frémir de pareilles prédictions. Si cette mystique hittérienne, si ce dynamisme inhumain parvenaient à soulever l'Allemagne et à la précipiter sur l'Europe, la civilisation européenne serait engloutie dans la plus affreuse des barbaries. Le bolchévisme, ce communisme soviétique vaincu par Hitler — victoire dont tant d'esprits superficiels et de bourgeois ignorants lui savent gré — est bien moins dangereux pour nous que la folie prêchée par Benn. Si cette folie possède réellement la jeunesse hittérienne, si elle s'étend à la majorité de la jeunesse allemande, les cris de guerre de ces jeunes sauvages sonneront le glas de l'Europe...

Et la question se pose : comment le catholicisme allemand réagira-t-il? Le paganisme prussien fera-t-il tâche d'huile? La vieille culture allemande, ce patrimoine séculaire de l'Europe chrétienne ne se défendra-t-elle pas? Le moment viendra — il ne peut pas ne pas venir — où le catholicisme allemand devra se dresser contre le flot envahisseur de l'instinctif, de l'irrationnel.

du retour au primitif, c'est-à-dire à l'animalité et à la brutalité, au culte de la force et au mépris de l'intelligence, à l'exaltation du païen et au rejet du chrétien.

Puisse l'heure où les deux conceptions irréductibles s'affronteront sonner bientôt en Allemagne, afin que cette mystique inhumaine n'ait le temps ni de trop déformer la mentalité catholique, ni d'affaiblir la résistance de nos frères d'outre-Rhin...

Comme alors, après la méditation de pareils textes, apparaît mesquine — et combien inopportune chez nous! — certaine campagne pacifiste — en décembre 1933! — qui voudrait nous faire croire qu'à la question: «*Pour qui te bats-tu?*», il n'y a qu'une réponse: pour les fabricants de canons!

Le directeur de la *Terra wallonne* vient de publier en tête de sa revue un article sous ce titre — «*Pour qui te bats-tu?*» — et qui se borne à dénombrer les usines d'armements et de munitions. Procédé simpliste. Campagne dangereuse et criminelle, en Belgique. Puisqu'on ne se bat que pour des munitionnaires, la guerre et sa préparation sont donc toujours odieuses et condamnables. Et on ose suggérer cela pendant qu'Hitler forge l'arme destinée à nous frapper demain.

Certes, nous assistons en ce moment — pour ne parler que de la Belgique — à une certaine campagne de presse — fort maladroite d'ailleurs, et qui ne peut que nuire à ce qu'elle prétend promouvoir: la défense du pays — soulignant chaque jour notre impréparation, les dangers que nous courons, etc., etc.

Seulement voilà, tout le monde sait que les journaux en question sont payés par de gros industriels belges et étrangers qui se basent sur la vérité vraie de notre impréparation, essaient d'exploiter ce besoin, à leur profit. Mais cette manœuvre ne change rien à la réalité des choses. Dénoncer l'intérêt de ces munitionnaires n'empêchera pas les Allemands de préparer une guerre de revanche. Que X... ou Y... essaient de gagner de l'argent en fournissant à la Belgique des efficaces moyens de défense laisse toute entière la question de savoir s'il est bon, s'il est nécessaire que la Belgique se défende.

Voilà toute la faiblesse des idées pacifistes de M. Elie Baussart. Les révélations les plus sensationnelles sur les moyens dont les fabricants de canons se servent pour enlever des commandes ne sont que des «*histoires*». Il y a que des nationalismes s'opposent et que des mystiques s'affrontent. Toute la rapacité et toutes les vilénies de tous les munitionnaires du monde ne sont rien à côté des dynamismes qui soulèvent les peuples, et qui, demain, peuvent exploser. Il n'y aurait en Belgique aucun munitionnaire que l'État belge devrait se mettre à fabriquer lui-même de bonnes serrures pour ses portes. Une nation qui ne met pas tout en œuvre pour sauver son indépendance est indigne de vivre.

Demander aux Belges: «*Pour qui te bats-tu?*» ou «*Pour qui l'es-tu battu?*» et répondre: pour quelques industriels, c'est, d'abord, se tromper lourdement; c'est aussi s'exposer à égarer de pauvres esprits qui oublient que la guerre d'hier nous préserva de l'esclavage prussien et que celle qui se prépare décidera du sort de la civilisation européenne. Voilà tout de même des enjeux autrement importants que les billets de mille gagnés par les munitionnaires!

M. Paul Crockaert peut se vanter d'avoir déchainé un beau tapage. Aussi bienfaisant que bruyant? Nous voudrions le croire...

Qu'en Belgique, comme partout dans le monde, la démocratie politique — la grande cause est là et nous regrettons que M. Crockaert ait négligé de la souligner — et l'hypercapitalisme aient donné trop de puissance à la Haute Finance, personne ne le niera. Que l'État démocratique soit nécessairement un État

faible, tout le XIX<sup>e</sup> siècle le crie. Que les paroles du pape Pie XI ont été écrites pour nous comme pour tous les États modernes, sans pour cela prétendre, comme le fait M. Crockaert, «*qu'elles s'appliquent providentiellement et d'une manière saisissante à la situation de la Belgique*», rien de plus vrai. Mais nous nous demandons si la campagne ACTUELLE contre la Haute Finance peut, en ce moment, changer quelque chose à quoi que ce soit. Entreprise et menée comme elle l'est, ne risque-t-elle pas de cristalliser des mécontentements, des rancœurs, des souffrances de toutes sortes, auxquels la Haute Finance est tout à fait étrangère, et d'augmenter le désordre?

Comment faire, en ce moment, pour que telle banque ne soit plus toute-puissante en Belgique? La réponse est simple: se rendre indépendant d'elle. Pour cela l'État belge devrait énergiquement comprimer ses dépenses. Il faut moins reprocher aux Banques d'être puissantes qu'au Pouvoir d'être faible. Que l'État soit fort et indépendant et la Banque restera à sa place.

D'autre part, la prospérité matérielle du pays, élément important du bien commun, est, pour la Banque, d'importance essentielle. La Haute Finance belge a le plus grand intérêt à ce que l'industrie belge travaille et avec profit. Au fond, il n'y a pas opposition mais concordance d'intérêts entre la Banque qui contrôle des industries et la masse du peuple qui en vit. Tout le mal réside dans certains monopoles trop exclusifs, sans parler d'erreurs personnelles toujours possibles mais qui s'aggravent singulièrement quand il s'agit de personnes placées au centre d'innombrables rayons.

M. Crockaert, dont nous songeons moins que personne à nier les qualités, prétend ne s'attaquer qu'au régime et non pas à des personnes. Dommage que son éloquence ait, en un temps assez troublé déjà, jeté la suspicion sur notre personnel gouvernemental et dénoncé, sans les nommer, des hommes qui, non seulement ont rendu de grands services au pays et à la Colonie, mais qui ont plus d'intérêt que quiconque à ce que le pays soit prospère... Ceux que son verbe enflamme sont moins discrets et moins prudents que lui et parlent, tout de suite, de mettre en accusation des hommes que M. Crockaert, ministre, faisait nommer grand cordon par le Roi...

Ce que nous avons lu de plus sensé sur la campagne de M. Crockaert est peut-être l'article que lui a consacré la *Libre Belgique* de dimanche dernier. L'auteur anonyme paraît bien connaître l'honorable sénateur de Bruxelles. Il lui demande «*de se garder des jugements alarmistes sur la situation économique et sociale du pays qu'il semble prendre plaisir, dans le jeu de l'éloquence, à noircir. Qu'il se garde de ce sentiment de défaitisme qui, souvent, se dégage de ses articles et de ses discours*». Oserions-nous avouer n'avoir jamais lu ou entendu M. Crockaert sans éprouver cette impression de gêne dont on ne peut se défendre en entendant critiquer sans cesse? C'est à croire que rien, ou presque rien n'est bon chez nous. Rien, ni personne. Mais en Angleterre! Mais en Hollande! Mais en France même!... Alors que pourtant nous avons si peu à envier à nos voisins...

Et nous nous permettons de nous demander si ce qu'il y a à réformer dans la trop grande influence de la Haute Finance dans le monde contemporain, et particulièrement en Belgique, se trouvera efficacement servi par les sonneries de trompette de l'éloquent bâtonnier. Espérons-le...

Quant aux financiers... visés, et qui sont bien plus des «*résultats*» du régime que des «*causes*», qu'ils se défont davantage de la puissance que ce régime leur confère. La Finance est une chose, la Politique en est une autre. Que ces financiers défendent leurs intérêts, rien de mieux. Mais qu'ils n'oublient pas qu'un État fort est, pour le bien commun, une garantie d'ordre et de

prospérité dont sont les premiers bénéficiaires ceux qui tirent l'essentiel de leurs bénéfices du travail régulier de la population paisible qu'ils aident par les capitaux dont ils disposent : c'est-à-dire les banquiers.

\* \* \*

La démocratie politique dégénère tôt ou tard en ploutocratie. L'électoratisme pousse aux dépenses. Celles-ci engendrent fatalement l'emprunt et les traites sur l'avenir. Les combinaisons financières qui en résultent sont, pour la Banque, de fortes tentatives de se faire payer fort cher son rôle de courtier. Et voilà pour quoi, contrairement à M. Crokaert qui écrivait hier encore :

*Le Régime doit se transformer. L'Etat doit reprendre sa primauté. Il doit remettre chacun à sa place. Il lui faut recourir à la force implacable de la loi. Et cette transformation du Régime est encore plus urgente et plus indispensable que la Réforme de l'Etat.*

voilà pourquoi nous prétendons que la Réforme de l'Etat prime celle du Régime. On ne supprimera la puissance exagérée des Banques, on ne rendra à l'Etat tout son pouvoir, qu'en se débarrassant de la Démocratie politique, de ce régime électif qui fait décider tout le monde également de tout.

Le pouvoir « est tombé au rang d'esclave et devenu le docile instrument de toutes les passions et de toutes les ambitions de l'intérêt » comme dit le Pape, par l'hypercapitalisme servi par la démocratie politique.

M. Maurice Colrat, ancien ministre français, a écrit dans la *Revue mondiale* quelques lignes sur *L'erreur de Genève* que nous voulons reproduire ici :

*La Société des Nations aurait pu être conçue comme un Super-Etat doté, par délégation, d'un pouvoir propre et des moyens de l'exercer. C'était la pensée de M. Léon Bourgeois, pensée cartésienne, d'une logique irréfutable, mais qui devait se heurter et qui s'est effectivement heurtée à la conception jalouse que se font de leur souveraineté les Etats modernes.*

*La Société des Nations aurait pu être conçue comme une sorte de clearing des idéologies mondiales, ou comme un tribunal suprême chargé de fixer le droit, ainsi qu'un Concile fixe la doctrine, et pour d'une autorité spirituelle analogue à l'autorité d'une Eglise. Mais les Eglises ont depuis longtemps rendu à César ce qui était à César. Elles ne règlent plus que le for-intérieur. Quand elles exercent des pouvoirs temporels elles étaient un Super-Etat, disposant de moyens matériels et on ne connaît pas dans l'histoire de tribunal dont les arrêts aient été exécutés en l'absence de la force exécutoire.*

*N'étant rien de tout cela, mais essayant de l'être, et laissant volontiers croire qu'elle le deviendrait, la Société des Nations a fait naître plus d'illusions et causé plus de déceptions qu'elle n'a résolu de problèmes. Mais sa plus grande erreur, fut non pas son ambition, mais celle de ses membres qui, trouvant à Genève un théâtre, ont tous cherché, sous les feux de la rampe, à y jouer les vedettes, à y remporter ce genre de succès qui se traduit par des applaudissements dans la salle et des photographies dans les journaux. Tous les M-as-tu vu? de la politique s'y sont donné rendez-vous et s'y sont disputé les représentations à bénéfice. Grâce à quoi nous savons maintenant ce qu'est la diplomatie spectaculaire. Elle nous fait regretter la diplomatie secrète. Plus encore la diplomatie discrète, qui vise au résultat si elle ne l'atteint pas toujours et qui n'a cessé d'être en honneur et en pratique que dans la conduite des affaires internationales.*

Très dur, mais trop vrai...

M. Étienne Rey donne à 1933 des « Coups d'œil » souvent bien pensés.

*La France cherche un grand homme d'Etat. Mais elle l'a : c'est*

*Hitler. Après avoir fait l'unité allemande, il est en train de refaire l'unité française.*

Très vrai! Heureusement vrai, car, comme nous le disait récemment quelqu'un qui séjourne en Allemagne depuis un an, il y a, en ce moment, moins un problème allemand qu'un problème français. L'évolution de l'Allemagne dépendra encore, pendant un temps, de ce que fera la France...

*Il n'y a pas de crise financière. Il n'y a qu'une crise de volonté, mais trop de gens disent : il faut vouloir. Quand on a de la volonté, on n'en parle pas.*

*La France est trop riche en esprits ouverts, indulgents, libéraux, qui sont le charme des époques faciles. Elle manque d'hommes de parti pris, de sectaires, en qui il y a toujours de la passion et de la force.*

*Dans notre époque d'égalité, la chance est le facteur le plus important d'inégalité. C'est pour cette raison qu'on l'aime et que le peuple de France se précipite avec tant de fièvre à la Loterie.*

## Conférences Cardinal Mercier

15<sup>e</sup> année

ET

## Grandes Conférences Littéraires

7<sup>e</sup> année

La prochaine conférence sera faite le **lundi 11 décembre**, à 5 heures (Salle Patria) par

M<sup>me</sup> DUSSANE

sociétaire de la Comédie-Française.

Sujet :

DE LA MUSETTE AU SAXOPHONE,

avec chants par

M<sup>me</sup> EDMÉE FAVART

de l'Opéra-Comique de Paris.



M<sup>me</sup> DUSSANE récitera :

Les Souvenirs du peuple, de Béranger; Les Stances, de A. de Musset; La Chanson de Musette, de Henri Murger; La Chanteuse et le Chantier, de Jacques Ferny.

M<sup>me</sup> EDMÉE FAVART chantera :

L'Arbre enchanté; Les Voitures versées; Confidences, de Boieldieu; Madame l'Archiduc; Pas ça, d'Offenbach; Le Petit Duc; Rondeau des œufs, de Lecocq; Ciboulette; Moi, je m'appelle Ciboulette, de Reynaldo Hahn; Mannequins; Couplets de la parole, de Szulc.

Cette conférence sera répétée le même jour, à 8 h. 1/2 du soir.

Des cartes particulières pour cette conférence, ainsi que des abonnements aux différentes séries, sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg (tél. 17.97.80) et à la Nation Belge, 50, place de Brouckere (tél. 12.21.00-01-02-03-04).

# Constantin Stanislavsky

Pendant de longues années la légende de Constantin Stanislavsky a brillé pour moi dans un lointain qui me semblait inaccessible. Par les livres de Gordon Craig et ceux d'Alexandre Bakshy, par les propos des voyageurs, les récits de mon vieil ami Charles Salomon, ceux de Michel Stakhovich et de quelques émigrés russes qui fréquentaient le Vieux-Colombier, je savais qu'un homme de génie réalisait la perfection de notre art, qu'il était entouré de grands acteurs religieusement disciplinés au service de sa cause, que son théâtre soutenu par d'immenses fortunes pouvait mener en toute sécurité des recherches en tous sens, qu'il était un foyer d'enthousiasme et de culture pour les foules accourues vers lui de tous les points de la Russie.

Ainsi la gloire du Théâtre Artistique de Moscou rayonnait jusqu'à nous. Sans le connaître, nous tirions un encouragement de son exemple. L'une de nos ambitions était de nous montrer dignes de lui...

\* \* \*

J'ai connu Constantin Stanislavsky à Paris, en décembre 1922. Durant les quinze jours qu'il demeura parmi nous, je le vis aussi souvent que son travail et le mien nous le permettaient. Sur le quai de la gare du Nord, le soir où il y débarqua comme un patriarche au milieu de son peuple; sur la scène des Champs-Élysées où nous lui souhaitâmes la bienvenue, Antoine, Jacques Hébertot, André Levinson et moi-même; sur celle du Vieux-Colombier, entouré de mes comédiens qui l'avaient voulu fêter; ou quand il jouait son rôle, ou quand il se reposait dans les coulisses, ou quand nous causions intimement, ce qui chez lui m'a frappé surtout, c'est la noblesse. Une stature puissante, le port de tête, l'expression passionnée de la physiognomie lui donnaient un air de domination tempéré par la douceur du sourire et les manières exquises d'un aristocrate. Il y avait quelque chose de souverain chez cet homme simple. Je lui trouvais aussi un peu de distance, de détachement, peut-être de la lassitude et, dans sa courtoisie même, une tristesse que l'on ne s'étonnait pas d'observer chez le grand artiste qui venait d'assister au naufrage d'un monde.

De nos entretiens j'ai retenu trois choses sur lesquelles semblait porter sa constante préoccupation intérieure. Il disait : « Notre art du théâtre est extraordinairement en retard sur tous les autres arts de l'époque. Mais c'est une tromperie que de lui appliquer artificiellement les méthodes de ces autres arts. Il ne faut pas feindre d'exprimer ce que nous ne pouvons pas exprimer. » A d'autres moments cet homme si réservé et même un peu mystérieux dans ses propos posait la main sur mon épaule et me regardant bien en face, profondément : « Croyez-moi — disait-il — nous, les artistes du théâtre, nous qui croyons à notre art et ne vivons que pour lui, de tous les pays du monde nous devrions nous réunir et travailler ensemble, au lieu de nous dépenser et de nous épuiser inutilement pour des gens qui ne veulent pas de nous... » J'avais recueilli des propos à peu près identiques, jadis, de la bouche de Craig. Ils ne m'étonnaient pas, venant de lui. Mais de Stanislavsky, de ce réalisateur heureux, de celui qui, seul entre tous, semblait

avoir eu les moyens d'atteindre et semblait avoir atteint un sommet du théâtre! Quoi? Ce maître acclamé en était-il à chercher sa place sur la terre et sa destination dans notre art?... Enfin, le jour où je pris congé de lui, en me disant adieu, Stanislavsky répéta plusieurs fois, presque à voix basse, mais avec une force particulière : « Maintenant, je sais... oui vraiment je crois que je sais ce qu'on peut enseigner à l'acteur... »

La passion de l'acteur et tout le problème de l'interprétation, de ses méthodes et moyens, de ses possibilités et de ses limites; le besoin de trouver une base solide à ses recherches, et des collaborateurs, des compagnons dignes d'elles; le tourment de l'art dramatique, avec un sentiment très profond mais très obscur que celui de notre temps n'a pas rencontré sa forme, qu'il ne sait où tendre ni même d'où partir; voilà la tragédie de ce noble Stanislavsky, telle que j'ai pu la pressentir en 1922, à travers quelques paroles confidentielles, telle qu'il l'exposera dans son livre, deux ans plus tard.

\* \* \*

C'est à New-York, en 1927, dans sa version américaine, que j'eus connaissance de ce livre. Je ne l'ai lu que longtemps après. Car, l'ayant entr'ouvert sur le bateau du retour, et certaines phrases m'ayant saisi, aussitôt je le refermai. J'avais quitté depuis trois ans la scène. Je ne pouvais pas endurer d'entendre une voix si vraie faire le récit d'une expérience par tant de points conforme à celle qui m'avait conduit à l'impasse en me laissant le sentiment d'une ressource peut-être inemployable à jamais...

Ce que Stanislavsky nous livre dans ses mémoires, ce n'est pas un recueil d'affirmations dogmatiques et de prophéties, mais la confession d'un parfait ouvrier qui tient ferme au réel, un inventaire d'expériences que l'esprit a conduites jusqu'à l'extrême point où elles lui sont apparues sans issue, après que lui-même les avait crues quelque temps infaillibles. Visions de la théorie, innombrables petits faits recueillis dans la pratique, notions intimes suggérées à l'acteur par l'exercice du métier, règles éprouvées dans l'enseignement, essais méthodiques, hasards heureux, malentendus, erreurs, abus et faiblesses; tout est ici repéré, identifié, décrit par un homme dont il serait aisé de dire qu'il donne un peu dans le travers russe d'un excès de religion pour l'art, mais qui est intègre, sincère, modeste, consciencieux, et qui sait ce dont il parle parce qu'il l'a fait, et qui en est un maître vivant, pendant et créant « à la lumière de ce qui est éternel dans l'art ». L'expérience de Stanislavsky s'étend sur près de soixante-dix années d'âge. Il a vu les stalles de son théâtre occupées par les privilégiés de l'ancien régime tsariste. Il les a vues envahies par les paysans, les ouvriers et les soldats de la révolution russe. Non seulement il a parcouru sa propre carrière de bout en bout, mais il a assisté, il assiste encore à celle de ses disciples et de ses imitateurs. Il est le père du théâtre russe contemporain.

\* \* \*

Né de pur sang russe mélangé à du sang français, Constantin Stanislavsky se forme dans une atmosphère familiale très caractérisée. Le milieu auquel il appartient est celui d'une grande bourgeoisie dont l'opulence ne vise qu'à favoriser les progrès de la culture, sans aucun snobisme, en véritable esprit d'humilité. Les représentations de société, les jeux, divertissements, fêtes, cérémonies, mascarades champêtres font, de tant de fictions, comme un mode privilégié d'existence pour l'enfant. Pas un événement, pas une circonstance, si négligeable fût-elle en apparence, qui ne vienne éclairer, fortifier sa vocation, qui ne le pousse vers sa destinée et ne prépare en lui l'artiste du théâtre. Rien de plus logique, de plus continu, de plus serré que ce développement. L'aventure de Stanislavsky sortira naturellement de ses jeunes années, comme un jeu qui se continue. Pénétré de tous les problèmes de l'art dramatique, dans leur diversité, leur étendue et leur profondeur, et conscient des difficultés que présente l'étude de cet art suprême, « je lui consacrai, dit-il, toutes mes pensées, mon temps et ma richesse matérielle ». Longtemps il s'est exercé comme amateur, avant de se croire digne d'aborder la profession. Au moment où il devint chef de troupe, il a déjà quinze ans d'expérience scénique. Les premiers progrès de l'art théâtral russe, réalisés au contact des influences d'Occident, ne remontent pas au delà de Pierre le Grand. C'est cette matière encore jeune que la main du réformateur va pétrir. Il aborde pourtant sa tâche avec une modestie profonde. Il se fait écolier parmi ces camarades et ses élèves. Mais il est seul à posséder la vision que donne l'intelligence.

Trois rencontres providentielles achèvent de donner sa forme et son poids au destin de Stanislavsky; celle de Nemirovitch Danchenko, celle de Savva Timofeievich Morozov, celle d'Anton Pavlovich Chekhov. Danchenko, esprit des plus distingués, lui-même instructeur d'élèves comédiens, fait fusionner les meilleurs éléments de son groupe avec les amateurs que Stanislavsky choisit dans le sien. Il lui assurera désormais la plus précieuse collaboration littéraire, en permettant à son ami de concentrer tout son génie sur la technique. Morozov, riche industriel et de grande culture, met au service du Théâtre Artistique, avec sa fortune, ses conseils, ses loisirs et même le travail de ses mains, des moyens d'existence et de perfectionnement. Enfin Chekhov apporte à Stanislavsky la matière même de son art, quatre pièces : *La Mouette*, *Oncle Vanya*, *Trois Sœurs*, *La Cerisaie*, à l'occasion desquelles l'homme de théâtre atteindra ce que nous tenons pour la perfection de son art, ce qu'il ne voudra considérer, lui, que comme une étape de son labeur d'où s'ouvrent à ses yeux de nouvelles perspectives.

Les ouvrages de Chekhov ont tous été « créés » entre la date de la fondation du Théâtre Artistique (1898) et l'année 1906. C'est la première période considérée par Stanislavsky lui-même comme féconde en expériences utiles. Période tout empirique. Elle est marquée par l'enthousiasme, la confiance et la force, par l'élan de la jeunesse sur une route heureuse, jalonnée de succès. On est soulevé par la vie. On se laisse porter par elle. Toute nouveauté paraît enivrante, même si son attrait lui vient d'une mode passagère. Stanislavsky travaille à purifier le théâtre, à l'élever dans la hiérarchie des arts. Il organise la vie du groupe. Il légifère. Il lutte contre la routine, la théâtralité, le cabotinage, le mauvais goût et les mauvaises manières. Il soumet tous les éléments de la création à une volonté unique, ou du moins à l'autorité d'inspirations concertées. A mesure que son savoir s'accroît, il en observe mieux sur lui-même les lacunes. Il sent mieux la nécessité d'une réforme plus profonde et plus radicale. Mais, sous la pression des circonstances, il est contraint de l'ajourner. Il se bornera, pour le moment, à imposer la domination du metteur en scène, à résoudre pour l'acteur les difficultés techniques à mesure qu'elles se présentent, et bien souvent à dissimuler, sous d'ingénieuses inventions,

les insuffisances de l'interprétation : « Notre création n'obéissait alors — dit-il — à aucun plan interne, à aucune orientation précise. »

\* \* \*

Au bout de vingt-huit ans d'essais, de travail et de réalisations, ceux qui suivent Stanislavsky peuvent le croire à son apogée. Il semble qu'il n'ait plus qu'à se laisser aller. C'est le moment où nous voyons qu'il s'arrête pour s'interroger impitoyablement et se désabuser de lui-même. Il ne met pas en question le degré d'accomplissement de son art, mais la nature même de sa recherche. Il sait qu'il a enrichi, transformé le vieil instrument du théâtre jusqu'à le rendre presque méconnaissable. Oui, mais ce n'est là qu'un travail de surface, qui n'atteint pas l'essence, qui n'a ouvert aucune source. Intelligence, goût, persévérance, et le don d'insatisfaction propre aux grandes consciences l'ont fait progresser jusqu'à l'extrême limite du perfectionnement. Il rejoint la virtuosité. Ce n'est pas une renaissance. Stanislavsky se sent envahir par la sécheresse. Il n'a plus de champ devant lui, plus de perspective. Ce qu'il avait à dire est-il dit déjà? La forme dramatique qu'il croyait susciter, mais qui n'était en vérité que l'héritage d'une tradition fatiguée, celle du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est-elle entre ses mains épuisée, usée jusqu'à la corde? Et Chekhov, qui semblait un initiateur, n'aura-t-il marqué dans son art qu'un point de conclusion?

Le maître de la scène russe n'a plus qu'à retourner en arrière, à quitter le théâtre pour se remettre à l'école. Il lui faut retrouver une base, un point de départ, et des voies nouvelles : « Nous étions tous complètement vides — écrit-il — sans une idée créatrice, sans même une notion précise du problème à résoudre. »

Alors s'ouvre une ère d'investigations innombrables et peu fondées; la recherche pour la recherche. Stanislavsky ramène ses camarades au berceau du Théâtre Artistique, hors de la ville, à Pushkino. Il se tourne vers la jeunesse. Il lui demande le rafraîchissement, trop heureux s'il pouvait recevoir d'elle une révélation. Mais il a trop d'expérience, de gravité, de pénétration pour se laisser imposer par des tentatives factices et prétentieuses, dans lesquelles tout le talent de metteur en scène ne parvenait qu'à faire une démonstration de ses propres idées, de ses principes, de ses recherches ingénues, et d'où la vie était absente. Or, faute de vie, les intentions les plus intéressantes n'aboutissent qu'à la sèche théorie, à une formule scientifique qui ne provoque chez le spectateur aucune réaction intime.

La première révolution liquide brutalement cette série d'expérimentations. Le présage d'une convulsion sociale fait un tragique arrière-plan aux angoisses de la conscience artistique. Chekhov est mort. Morozov est mort. L'été de 1906 trouve Stanislavsky en Finlande. Toute sa vie repasse devant ses yeux. Toutes les notions de son art sont reprises une à une. Il s'enfonce dans la négation. Il est complètement seul. La défiance, la raillerie, l'hostilité iront grandissantes autour de lui. Mais de cet isolement même, quelques années plus tard, il voudra se tenir responsable : « Un mur s'élevait entre la compagnie et moi. Pendant des années nos relations furent froides. Je m'enfermais dans ma loge, les accusant d'ingratitude, de déloyauté, de trahison... Ce petit amour-propre qui, si souvent, domine l'acteur avait insinué dans mon âme son poison subtil, et je me représentais les faits les plus minces dans l'éclairage le plus faux qui se puisse imaginer... il n'en fallait blâmer que moi... »

Désormais, dans son récit, le je va se substituer au nous qu'il employait avec tant d'amour. Stanislavsky poursuit sur lui-même et par lui-même les observations qui le conduisent à une conception de plus en plus intérieure et de plus en plus dépouillée des moyens de son art. Il n'accorde plus de crédit à la domination du

metteur en scène sur l'interprète. Pas davantage aux prestiges de la décoration scénique. Il réclame un tréteau nu pour l'acteur souverain. Son unique souci, son recours, son espoir, il les place dans le développement futur de l'acteur, non pas en tant qu'instrument, mais en tant que source créatrice de vie artistique, d'émotion vraie. Ce qu'il recherche, ce sont les lois profondes d'une disposition créatrice chez l'acteur, « la condition favorable à l'apparition d'une inspiration par le moyen de la volonté... » Et une fois encore, avec l'aide de Suberjitsky, qui a compris et qui partage sa solitude et ses peines, Constantin Stanislavsky fait appel aux jeunes, à des élèves, à des figurants, pour sortir du théâtre, s'installer aux champs, former le noyau d'une communauté nouvelle, d'une confrérie d'acteurs, et tout recommencer. Mais les générations pré-révolutionnaires manquent de discipline. Les studios qui se multiplient s'isolent les uns des autres. Ils passent trop vite de l'expérimentation à l'exploitation, et deviennent à eux-mêmes leur propre fin. Nous sommes en 1913. La guerre éclate. Puis la seconde révolution. Stanislavsky sent la rupture définitive : « Je ne crois plus — dit-il — pouvoir comprendre grand-chose, dans leur fonds, aux aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui. Il faut avoir du courage pour reconnaître cela... »

\*\*\*

Il n'a été que trop facile, pour des esprits superficiels et partisans, d'identifier la géniale personnalité de Stanislavsky avec les erreurs d'un réalisme périmé. Rien n'est plus injuste ni plus faux. On a cru rabaisser le maître au profit des hommes nouveaux qui, sortis de lui, se sont naturellement opposés à lui, basant leur originalité sur une contradiction pour ainsi dire systématique. Je crois qu'il serait plus raisonnable d'observer que l'extraordinaire mouvement théâtral de la Russie soviétique était tout entier en suspens et en puissance dans la leçon de Stanislavsky, dont il dérive en la déformant. « Les fabricants de systèmes font un sort à quelques notions et, à leur profit, négligent et contraignent toutes les autres... » Cette phrase du P. Sertillanges décrit assez bien l'attitude de certains novateurs. On pourrait leur appliquer le mot de Pascal sur les casuistes : « Ils ont des principes vrais, mais ils en abusent » ; ou celui de Talleyrand : « Tout ce qui est excessif est insignifiant. » Stanislavsky fait allusion dans son livre à ces hommes « qui ne créent qu'avec leur tête », et « qui se sont peints d'une couleur nouvelle ». Ainsi s'exprime son sentiment sur un art tout cérébral, simpliste, sans profondeur. Il écrit avec la même modération : « Les premières tentatives pour quelque chose de neuf restent presque toujours méconnues et sous-estimées. D'autres gens paraissent qui empruntent la nouveauté, la montrent au grand public sous une forme populaire, et recueillent des lauriers qui ne leur appartiennent pas. » Tel est le conflit naturel entre un vieux maître de formation classique, dont la sagesse a mûri lentement, et ses jeunes disciples, imbus d'esprit révolutionnaire. Ceux-ci, brutalement poussés par l'événement, poussent eux-mêmes au premier plan, isolent en pleine lumière les éléments qu'ils ont détachés d'une pensée originale où ils étaient moins visibles, moins sensationnels, à cause de la liaison avec l'ensemble et de l'équilibre qui les forçait à s'harmoniser. Il suffit peut-être de noter avec quelle rapidité foudroyante et quelle naïve servilité les metteurs en scène du monde entier se sont appropriés les procédés les plus récents de l'art théâtral soviétique. Nul n'imitera l'art de Stanislavsky. Il ne tient pas dans une formule. Il a son secret. Pour le surprendre, il faudrait s'égalier à lui.

\*\*\*

Si le récit de *Ma Vie dans l'Art* avait paru quelques années plus tôt, s'il m'avait été donné d'en prendre connaissance avant de

rencontrer le fondateur du Théâtre Artistique de Moscou, combien me fussé-je mieux approché de lui ! Aussi bien, dans ces quelques entretiens de Paris, s'il avait daigné me prendre pour confident de son expérience, sans doute eussé-je abordé d'un esprit plus clair et plus averti les problèmes qui se posaient alors pour moi et m'isolaient parmi mes compagnons. La tournée qu'il fit en Amérique, une grave maladie dont il ne se remit que lentement, nous ont complètement coupés l'un de l'autre. Mais je sais qu'il a pu reprendre son travail, et les nouvelles d'U. R. S. S. nous donnent à penser qu'une place prépondérante, celle à quoi il a droit, lui est peu à peu rendue dans la vie théâtrale de son pays.

Cher Constantin Stanislavsky, je n'ai jamais eu de guide dans mon art. Je n'ai jamais connu cette présence vivante, familière et redoutable, rude et tendre, qui chaque jour, par le don qu'elle nous fait d'elle-même, paraît en droit d'exiger de nous le meilleur. La pensée qu'il aurait pu m'arriver, comme à tant d'autres, de discuter ce privilège, de m'irriter de cette contrainte, de méconnaître ce don, peut seule atténuer en moi le regret de n'avoir pas eu à servir sous quelque grand aîné. Mais parmi ceux dont la parole m'a instruit, dont l'exemple m'a soutenu, c'est vous, cher Constantin Stanislavsky, que j'aurais voulu appeler mon maître. Peut-être repousseriez-vous ce titre, vous qui avez écrit au terme de votre livre : « Je sais que je ne sais rien... » Alors, je vous dirai que je vous aime à cause de votre modestie, à cause de votre grandeur et de votre intrépidité. (1)

JACQUES COPEAU

## Ma vie dans l'Art

Tendance sociale et politique

IBSEN ET GORKI

Avec l'aménagement dans le nouveau bâtiment du Kamerhskij pérouloek (septembre 1902) coïncida une nouvelle période pour l'histoire de nos travaux. Je l'appellerai : *stade social et politique*. Deux ans auparavant (saison 1900-1901) nous l'avions déjà pu pressentir, tout à fait par hasard, avec *le Docteur Stockmann*, d'Ibsen.

Le rôle du D<sup>r</sup> Stockmann est, dans mon répertoire, un de ces rares rôles fortunés qui attirent par leur force et leur séduction. J'avais compris la pièce dès la première lecture ; je vécus et jouai mon rôle dès la première répétition.

C'est l'amour de la vérité, l'aspiration irrésistible du héros vers elle qui m'attiraient dans ce rôle. Je n'avais pas eu de peine à mettre des lunettes roses à travers lesquelles je voyais mon entourage et je l'aimais sincèrement, avec une confiance naïve. Quand je m'apercevais de l'hypocrisie des faux amis, je ressentais atrocement la stupeur du personnage que je représentais. Avais-je peur pour lui ou pour moi ? Je ne faisais plus qu'un avec le personnage. Je compris nettement comment, d'acte en acte, la solitude de Stockmann grandissait, et lorsque, en dernier acte, il demeura complètement seul, la réplique finale montait spontanément à mes lèvres :

« Dans ce monde, l'homme le plus fort est celui qui reste seul ! »

(1) Cet article servira de préface à la traduction française du livre de Constantin Stanislavsky, qui paraîtra bientôt sous le titre : *Ma Vie dans l'Art*, aux Editions Albert, à Paris. Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, avec la primeur de cette préface, les intéressants extraits que l'on va lire.

Instinctivement, j'en vins par intuition à pénétrer Stockmann dans toutes ses particularités : sa myopie qui extériorise son aveuglement à l'égard des vices humains; sa naïveté enfantine, sa vivacité, la camaraderie qui le lie à ses enfants et à sa famille; sa gaieté, son goût pour la plaisanterie, les jeux, les confidences; son charme qui agit sur tous ceux qui entrent en contact avec lui, les forçant à devenir plus purs et à lui découvrir les meilleurs côtés de leur âme. L'intuition m'avait également amené à l'image extérieure qui découlait naturellement de l'image intérieure. L'âme et le corps de Stockmann et de Stanislavski avaient fusionné : il me suffisait de reprendre le fil de ses pensées, et aussitôt apparaissaient sa myopie, sa démarche pressée, la manière qu'il a d'incliner le corps en avant; les yeux regardaient avec confiance; spontanément, le deuxième et le troisième doigt de mes mains s'avançaient comme pour faire entrer dans l'âme de l'interlocuteur les sentiments, les paroles, les pensées de Stockmann. Tout cela m'était venu inconsciemment. D'où? Je le compris plusieurs années plus tard, en retrouvant à Berlin un savant que j'avais fréquenté jadis dans un sanatorium de Vienne; je reconnus les doigts de Stockmann. Il est probable que je les lui avais inconsciemment empruntés. De même, je me rendis compte qu'un certain musicien et critique russe connu avait la même façon de piétiner que Stockmann.

L'image du héros ibsénien devint populaire à Moscou et, surtout, à Pétersbourg, et cela pour des raisons toutes spéciales. A cette époque inquiète — qui précédait la première révolution — le sentiment de révolte était très vif dans la société. On attendait l'homme qui aurait le courage de dire au gouvernement la cruelle vérité. On avait besoin d'une pièce révolutionnaire, on en fit une : *Stockmann*. En dépit du mépris que le héros porte à la masse et des louanges qu'il décerne à certaines individualités, on se mit à l'aimer. Stockmann proteste, Stockmann dit la vérité. — cela suffit pour en faire un porte-parole politique.

Le jour où se produisit à Pétersbourg, place de Kazan, la fameuse bagarre, nous jouions justement *Stockmann*. Le public était presque exclusivement composé d'intellectuels; beaucoup de professeurs, de savants. Je me souviens d'un orchestre de têtes grisonnantes. Après les tristes événements de la journée, la salle était extrêmement nerveuse; à l'affût de la moindre allusion libérale, elle réagissait à chaque mot de protestation de Stockmann. Des applaudissements éclataient à tout instant, interrompant l'action, à des passages inattendus. C'était un spectacle politique. L'atmosphère de la salle était telle que nous nous attendions à des arrestations et à la suspension du spectacle. Les censeurs, qui, à toutes les représentations de *Stockmann*, suivaient mes répliques sur le texte approuvé, me guettaient et redoublaient de vigilance. Il fallait être particulièrement prudent. Pourtant il était facile de s'embrouiller ou de dire quelque réplique biffée, tant le texte avait été raturé et reconstitué. Au dernier acte, rétablissant l'ordre dans son appartement pillé par la foule, le D<sup>r</sup> Stockman tombe sur le veston qu'il avait porté à la réunion publique et le voyant troué, dit à sa femme : « Il ne faut jamais mettre un habit neuf quand on va combattre pour la liberté et la vérité. »

Involontairement les assistants rattachèrent cette phrase au combat de la place de Kazan où certainement on avait, au nom de la liberté, déchiré plus d'un complet. Les applaudissements furent tels qu'il fallut s'arrêter. Certains spectateurs s'étaient levés et, se précipitant vers la rampe, tendaient les bras vers moi. Je connus personnellement ce jour-là quel peut être sur la foule l'effet du véritable théâtre.

*Stockmann* se présenta donc aux spectateurs comme un spectacle social et politique, alors que je le plaçais au nombre des pièces où dominaient l'intuition et le sentiment. C'était par là que j'avais

pénétré l'âme et la passion du personnage comme aussi le côté réaliste de la pièce, avec ses particularités; quant à la « tendance », elle s'était révélée toute seule. Donc, de l'intuition, par le réalisme et le symbole, j'étais venu à la politique.

Au fond, la voie de l'intuition et du sentiment n'est-elle pas la seule qui vaille dans notre art? Les images extérieures et intérieures n'en sortent-elles pas inconsciemment, avec la forme, les idées, les sentiments, la tendance politique et jusqu'à la technique du rôle?

Quand il joue les pièces sociales et politiques, le secret de la réussite de l'acteur ne consiste-t-il pas en ce qu'il doit penser le moins possible à la portée sociale et politique de la pièce pour se borner à jouer avec une sincérité et une honnêteté absolues?

\* \* \*

L'agitation de la révolution naissante amena à la scène une série de pièces qui reflétaient l'état d'esprit général : mécontentement, révolte, désir d'un héros qui dit courageusement la vérité.

La censure et la police étaient à l'affût : le crayon rouge sarclait les exemplaires supprimant les moindres allusions qui pouvaient troubler l'ordre public. On craignait que le théâtre ne devint une tribune, des tentatives ayant été faites en ce sens.

La thèse est incompatible avec l'art. Dès qu'on aborde l'art avec des idées utilitaires, il se fane comme la fleur dans la main de Siebel. En art, la thèse doit se transformer en idée spontanée, en sentiment, en élan sincère qui est comme la seconde nature de l'artiste; alors seulement elle s'identifiera à l'esprit de l'acteur, de son rôle, de toute la pièce, et cessant d'être une tendance étrangère, deviendra son propre *credo*. Quant au spectateur, qu'il tire ses conclusions et construise lui-même sa thèse avec ce qu'il aura vu au théâtre. La conclusion juste se formera spontanément dans son cerveau.

Telle est la condition indispensable pour mettre en scène les pièces à tendances sociales ou politiques. Cette condition existait-elle chez nous?

Le promoteur et créateur de ce genre fut dans notre théâtre Maxime Gorki. Nous savions qu'il écrivait en ce moment deux pièces, l'une intitulée *Les Petits Bourgeois*, et une autre, qui nous intéressait davantage, car il y représentait la vie de ces intellectuels déçus qu'il aimait tant et à qui il doit sa gloire. La vie des gueux n'avait pas encore été portée sur la scène russe, et pourtant à cette époque, comme d'ailleurs tout ce qui venait d'en bas, elle passionnait le public. Nous aussi nous cherchions des talents parmi les gens du peuple. A un certain moment même nous n'acceptions à notre école que la jeunesse sortie du peuple. Et Gorki, qui venait de la terre, nous était nécessaire.

*Les Petits Bourgeois* furent achevés d'abord. La saison de 1902-1903, pendant laquelle nous préparions cette pièce, touchait à sa fin, et nous n'avions toujours pas fixé le jour de notre répétition générale. Nous décidâmes de la donner à Pétersbourg où nous jouions chaque printemps. C'était une période trouble et inquiète. La police et la censure suivaient chaque pas du Théâtre Artistique. Car notre nouveau répertoire nous avait mis à l'avant-garde; Gorki lui-même était sous la surveillance de la police. D'abord, on ne voulut pas autoriser la représentation, puis on l'autorisa avec coupures.

Un beau jour, de crainte qu'en dehors du public des abonnés, plus ou moins « solides », nos représentations ne fussent visitées par la jeunesse qui ne payait guère ses places et que nous recevions très volontiers, le gouverneur ordonna de remplacer les contrôleurs par des agents... A la répétition générale vint tout le Pétersbourg « gouvernant », à commencer par les grands-ducs et les ministres, — les hautes personnalités, les membres du Comité de censure,



les représentants de la police et de l'autorité avec leurs familles. Le théâtre et ses abords étaient gardés par un fort détachement de police; devant l'entrée, sur la place, circulaient des gendarmes à cheval. On aurait cru qu'on se préparait non à une répétition, mais à une bataille générale.

Dans son ensemble, le spectacle n'obtint un grand succès ni à Pétersbourg, ni à Moscou, et en dépit de tous nos efforts, son côté social et politique ne toucha pas les spectateurs.

\* \* \*

Maintenant nous avions à jouer *les Bas-Fonds*. C'était là une tâche difficile : un nouveau ton, une nouvelle manière de jeu, un nouveau réalisme, un romantisme particulier, un pathétique qui frisait à la fois le pathétique théâtral et la prédication.

« Je n'aime pas quand Gorki monte, comme un curé, en chaire et se met à prêcher à ses ouailles en psalmodiant, disait Tchékhouv. Gorki est fait pour démolir ce qu'il y a à démolir; c'est là sa force et sa vocation. »

Il faut savoir parler la langue de Gorki de manière à ce que la phrase résonne et vive. Il faut savoir réciter avec simplicité ses monologues prédicatoires et didactiques, sans que l'élan naturel soit faussé par le pathétique théâtral. Sinon on risque de tomber dans le mélodrame. Il faut s'assimiler le style gueux sans le confondre avec le ton réaliste ou la déclamation vulgaire. Où les trouver? Dans les profondeurs secrètes de l'œuvre même de Gorki où il nous faut descendre comme nous l'avions fait déjà pour Tchékhouv. Alors seulement, des aphorismes à effet et des tournures amphigouriques des prêches jaillira l'essence spirituelle et l'acteur en subira l'effet.

Comme toujours, Némirovitch-Dantchenko et moi nous abordâmes la nouvelle œuvre chacun de son côté et par sa propre voie. Vladimir Ivanovitch dégagea avec sa maîtrise habituelle le contenu de la pièce; écrivain, il sait serrer de près l'âme même de l'œuvre littéraire. Quant à moi, selon mon habitude, je commençai par tâtonner, en me jetant du réalisme au sentiment, du sentiment à l'image, de l'image à la mise en scène; j'assiégeais Gorki, à la recherche de matériaux pour mon travail. Gorki me racontait comment et d'après quels modèles il avait écrit sa pièce; il parlait de ses pérégrinations, de ses rencontres, des prototypes de ses personnages.

Ses récits nous donnèrent envie de connaître jusque dans sa lie l'existence de ces déclassés. On organisa une expédition spéciale à laquelle prirent part un grand nombre d'acteurs qui jouaient dans la pièce, Némirovitch-Dantchenko, le peintre Simov, moi, etc. Sous la conduite de l'écrivain Guillaurovski qui étudiait la vie des gueux, nous fîmes une descente au marché Khitrov (1). La religion du gueux est la liberté, son élément, les dangers, les aventures, les pillages, les meurtres, les vols. Tout cela lui crée une certaine auréole romantique, d'une beauté originale et sauvage, que nous recherchions justement.

Cette nuit-là, un grand vol ayant été commis, le marché de Khitrov était proclamé, par ses autorités secrètes, pour ainsi dire en état de siège. Il était difficile aux étrangers de pénétrer dans certains asiles de nuit. A chaque pas on tombait sur des détachements d'hommes armés. Plus d'une fois ils nous interpellèrent. L'enceinte franchie, cela devint plus facile. Nous pûmes librement visiter les dortoirs aux innombrables chambrées où hommes et femmes gisaient, semblables à des cadavres. Au centre du grand asile de nuit se trouvait l'université locale avec ses intellectuels. C'était le cerveau du marché Khitrov, composé

d'hommes à demi lettrés qui travaillaient à copier des rôles pour acteurs, y compris ceux de notre théâtre. Ils se tenaient à part dans une petite pièce; ils nous parurent charmants, avenants et hospitaliers. L'un d'eux surtout nous enchanta par sa beauté, son éducation, ses manières presque mondaines, par la finesse de son profil et la grâce de ses mains. Il possédait très bien plusieurs langues, car il avait été cavalier de la garde impériale. Après avoir dissipé sa fortune, il était tombé dans les bas-fonds, d'où cependant il réussit à sortir pour un temps. Il se maria, obtint un bon poste et endossa l'uniforme qui lui seyait fort bien. Un jour l'idée lui vint de se promener dans cet uniforme au marché Khitrov!

Il oublia cette sottise... jusqu'au jour où, envoyé pour affaires de service à Moscou, il parut au marché Khitrov, impressionna son monde et... y resta toujours.

Nos braves hôtes de l'asile nous reçurent comme de vieux amis; ils nous connaissaient d'après le théâtre et les rôles qu'ils avaient copiés pour nous. Nous avions apporté des hors-d'œuvre, c'est-à-dire de la vodka et du saucisson, et un festin commença. Lorsque nous eûmes expliqué le but de notre visite, qui était d'étudier la vie des déclassés pour la pièce de Gorki, les gueux en furent émus jusqu'aux larmes.

— Quel honneur! s'écria l'un d'eux.

— Mais qu'avons-nous donc d'intéressant pour nous qu'on nous mette en scène? s'étonnait naïvement un autre.

La conversation tournait autour du temps où ils cesseraient de boire, redeviendraient des hommes, sortiraient d'ici, etc.

Après cette célèbre excursion dans les bas-fonds de la vie, il me fut facile d'établir mon dispositif scénique; je me sentais habitué à l'asile. Mais une difficulté se présentait à moi en tant qu'acteur : j'avais à interpréter dans le rôle de Satine l'état d'esprit de l'époque et la tendance politique de la pièce. Si l'on y ajoute le romantisme de la pègre qui me poussait vers la théâtralité banale, on comprendra les dangers latents qui me guettaient. Aussi ne pus-je atteindre dans ce rôle ce que j'avais inconsciemment atteint dans celui de Stockmann. Dans Satine je cherchais à incarner la tendance même; je pensais à la portée sociale de la pièce, et cependant je ne réussissais pas à la rendre. Dans *Stockmann*, au contraire, je n'avais pensé ni à la politique, ni à la thèse, et je les avais incarnées intuitivement.

Ce spectacle eut un formidable succès. On rappelait sans fin les régisseurs et les acteurs, et l'auteur lui-même. Gorki fut comique à voir lorsqu'il parut pour la première fois sur le plateau, sa cigarette aux lèvres (il avait oublié de l'éteindre), souriant tout confus et ne devinant pas qu'il fallait saluer.

— C'est le succès, mes vieux, parole d'honneur, le succès! avait-il l'air de se dire. On applaudit! Pour de bon! On crie! Quelle affaire!

Gorki devint le héros du jour. On le suivait dans la rue et au théâtre, des foules d'admirateurs et surtout d'admiratrices s'assemblaient autour de lui; dans les débuts, confus de sa popularité, il se présentait gauchement, tiraillant sa courte moustache rousse, rajustant à tout instant de ses doigts forts et virils les longues mèches raides de ses cheveux ou rejetant la tête en arrière. Interdit, il tressallait, les narines frémissantes, et se courbait, tant il était confus!

— Mes enfants! disait-il à ses admirateurs avec un sourire de coupable. Écoutez... c'est tellement gênant... Vrai de vrai! Ma parole!... Qu'a-t-on à me regarder? Je ne suis pas une cantatrice... une danseuse... Quelle histoire! Allons, voyons, vraiment...

Mais sa confusion comique et sa manière bizarre de s'exprimer dans son déarroi ne faisaient qu'augmenter l'intérêt et le nombre de ses fidèles. Le charme de Gorki était puissant. Il avait sa beauté propre, sa façon d'être, sa spontanéité. Je le revois, bien campé sur

1) Les Halles moscovites

l'embarcadère de Yalta, attendant le départ de mon bateau. Il était beau. Nonchalamment appuyé sur des sacs de marchandises, soutenant son fils, le petit Maxime, pensif, il regardait au loin et on s'attendait presque à le voir s'élever au-dessus de la digue et s'envoler à la poursuite de son rêve.

### La révolution

En 1917 éclate la révolution de février, suivie de celle d'octobre. Une nouvelle mission était imposée au Théâtre : ouvrir ses portes à de vastes couches de spectateurs, à des millions d'individus qui jusqu'ici avaient été privés des jouissances de la haute culture intellectuelle. Dans une pièce d'Andréev des foules assiègent le bon Leizer en exigeant du pain, et Leizer, malgré ses richesses, est incapable de rassasier des millions d'êtres. Telle était notre position devant les masses qui se précipitaient vers le théâtre. Grande et belle mission, qui nous faisait à la fois heureux et troubles.

On commença par tâter le nouveau spectateur avec notre répertoire habituel qui ne lui était pas destiné. Il existe une opinion selon laquelle il faut jouer devant les paysans et les ouvriers des pièces tirées de leur vie. C'est une erreur. En voyant reproduire sur le théâtre son existence quotidienne, le paysan déclare généralement qu'il en a assez de vivre cela chez lui et qu'il aimerait bien mieux voir quelque chose de plus beau.

Aussitôt après la révolution notre public était mêlé; pauvres et riches, intellectuels et gens du peuple, instituteurs, étudiants, cochers de fiacre, concierges, petits employés, balayeurs, chauffeurs, receveurs de tramways, domestiques, militaires. Une ou deux fois par semaine nous jouions notre répertoire dans l'énorme bâtisse du Théâtre Solodovnikov, où nous transportions décors et accessoires. Evidemment, les représentations conçues en vue d'un effet d'intimité y perdaient. Elles n'en avaient pas moins lieu devant des salles bondées, dans une tension et un silence de mort, avec des ovations bruyantes à la fin. Plus que quiconque, le Russe possède la passion des spectacles. Un simple spectateur russe préfère au vaudeville, dont on sort l'âme vide, le drame où l'on peut verser une larme, entendre des choses intelligentes, faire un peu de philosophie. Le spectateur nouveau s'assimilait inconsciemment notre répertoire. Si certains passages lui demeuraient obscurs, n'étaient pas soulignés par les exclamations et le rire habituels, d'autres étaient interprétés d'une manière absolument inattendue, et le rire du nouveau public révélait à l'acteur le sens comique de tel texte qui nous avait jusqu'alors échappé. C'était là des spectacles infiniment intéressants qui nous enseignèrent bien des choses, nous révélèrent une atmosphère toute nouvelle. Ces gens étaient venus au théâtre non pas pour s'amuser, mais pour apprendre.

Je me souviens à ce propos de mon ami, un paysan qui venait spécialement à Moscou chaque année pour assister aux représentations de notre théâtre. Il descendait d'habitude chez ma sœur, déballait son paquet, revêtait une chemise de soie jaune rétrécie par le temps, de larges pantalons de velours, une paire de bottes neuves; il bûlait soigneusement ses cheveux et venait dîner chez moi. La face épanouie en un sourire heureux, il s'asseyait religieusement à table, nouant sa serviette autour du cou. Il ne mangeait pas, il semblait communier. Après dîner, il me questionnait avec une joie manifeste sur les nouvelles théâtrales. Puis il se rendait au théâtre où on l'installait dans mon fauteuil. Pendant la représentation, il rougissait et pâlisait tour à tour d'extase et d'émotion. Et, le spectacle achevé, dans l'impossibilité où il se trouvait de s'endormir, il marchait durant des heures dans les rues de Moscou, pour classer ses impressions, ranger, en quelque sorte, réflexions et sentiments dans ses tiroirs. De retour à la maison,

il causait avec ma sœur qui l'attendait et l'aidait à parfaire ce travail intellectuel inaccoutumé. Après avoir vu tout notre répertoire, il repliait jusqu'à l'année suivante la chemise de soie et le pantalon bouffant, enveloppait les bottes neuves, et, reprenant son vêtement d'ouvrier agricole, il retournait dans son village. Et bientôt nous parvenaient de nombreuses lettres philosophiques dans lesquelles il continuait à ruminer les impressions rapportées de Moscou.

Je pense que beaucoup de spectateurs de cette sorte vinrent alors au théâtre. Nous les savions là et nous savions que nous avions des devoirs envers eux.

Soit, pensais-je, notre art ne se survit pas, mais il agit plus fortement que tout autre sur les contemporains. Créé par tout un groupe d'artistes, acteurs, peintres, régisseurs, musiciens, il réunit l'action de plusieurs arts et il s'adresse non pas à l'individu mais à la foule, chez laquelle il suscite un certain sentiment collectif, qui aiguise encore la perception.

On put constater à ces représentations le puissant effet de cette collectivité de la création et quelle action artistique profonde elle produisait sur un public confiant, sain, neuf.

Cette puissance du théâtre se manifesta d'une façon particulièrement frappante lors d'un spectacle que nous donnions presque à la veille du coup d'État d'octobre. Ce soir-là on faisait des préparatifs mystérieux; des bataillons se dirigeaient vers le Kremlin, des foules silencieuses allaient on ne sait où. Certaines rues étaient complètement vides; les lanternes étaient éteintes, la police invisible. Mais au Théâtre Solodovnikov, des milliers de spectateurs étaient venus voir *la Carisaie*, pièce représentant précisément la vie de ceux contre qui se préparait la révolte.

La salle, bruisante et nerveuse, était presque exclusivement remplie d'un public populaire. Des deux côtés de la rampe on était inquiet. Déjà maquillés, nous prions l'oreille, à travers le rideau, au bourdonnement de cette salle à l'atmosphère chargée.

« On ne nous laissera pas finir! disions-nous. On nous chassera de la scène. »

Lorsque le rideau s'écarta, nos cœurs battirent dans l'attente d'excès possibles. Non. Le lyrisme de Tchekhov, la beauté poétique de cette vie ancienne qui se mourait, tellement déplacée, aurait-ou cru, à ce moment, produisirent leur effet. Rarement l'attention des spectateurs avait été si intense. On aurait dit qu'ils voulaient faire une halte dans cette ambiance poétique, prendre congé pour toujours d'un passé qui, malgré sa beauté, exigeait un sacrifice expiatoire. La représentation se termina par une ovation passionnée.

Les spectateurs sortirent en silence. Qui sait, il y en avait peut-être parmi eux qui se préparaient à combattre pour la vie nouvelle. Bientôt commença la fusillade. Non sans peine, en nous abritant des balles, nous regagnâmes nos maisons.

Après la révolution d'octobre la gratuité des spectacles fut proclamée par décret. Durant un an et demi on ne vendit plus de billets, mais on les répartit entre institutions et usines. Nous nous rencontrâmes ainsi face à face avec des spectateurs absolument nouveaux, dont une partie, la plus grande, n'avait jamais été au théâtre. Notre auditoire d'hier, bien que mêlé, contenait encore des intellectuels; nous étions aujourd'hui en présence d'un public inconnu qui ne savait pas davantage comment nous approcher, comment se mettre en harmonie avec nous. Il fallut se mettre dans des conditions appropriées, commencer par le début, apprendre au spectateur primitif à rester tranquille, à prendre place en temps voulu, à ne pas fumer, à ne pas grignoter des noisettes, à enlever son chapeau, à ne pas manger dans la salle.

Ce fut difficile, et il m'arriva, deux ou trois fois, pas davantage,

de venir devant le rideau et d'apostropher la salle au nom des acteurs. Une fois, très irrité, je parlai plus fort qu'il n'aurait fallu. Mais la foule se taisait et écoutait avec attention. Je ne suis pas encore parvenu à m'expliquer comment ces deux ou trois auditeurs que je dus admonester, communiquèrent le mot d'ordre. On n'en parla pas dans les journaux, aucun décret ne fut émis à ce propos. Comment s'accomplit cette transformation complète du public? Désormais, un quart d'heure avant le commencement, les spectateurs étaient à leur place; ils ne fumaient plus, ils ne grignotaient pas de noisettes, ils n'apportaient pas leur mangeaille, et lorsqu'il m'arrivait de traverser les foyers du public, des gamins donnaient l'alarme: « Il vient! »

Et tous aussitôt d'enlever leurs chapeaux, obéissant aux coutumes de la Maison où l'Art régnait en maître.

Pendant la période de la guerre et de la révolution un nombre incalculable de spectateurs passèrent par notre théâtre: les fuyards des fronts civils, les députés militaires, la jeunesse, les ouvriers, tous gens qui n'avaient encore jamais communiqué en la culture théâtrale. Ils s'avèrent extrêmement sensibles; ils ne venaient pas au théâtre par hasard, en passant: ils y entraient en tremblant, dans l'attente de quelque chose de grave, de jamais vu. Ils nourrissaient pour l'acteur un sentiment vraiment touchant. Malheureusement, bien des individus exploitèrent grossièrement cette disposition et, se prétendant acteurs, s'attachèrent au théâtre, jetant ainsi du discrédit sur les vrais serviteurs de l'art. Cela détendit sensiblement le lien d'affection qui commençait à unir l'acteur et le grand public démocratique. Quelques-uns d'entre nous, il est vrai, ne furent pas à la hauteur de ce moment héroïque où le théâtre prit contact avec les grandes masses.

CONSTANTIN STANISLAVSKY.

## William James et le pragmatisme religieux

A propos d'un livre récent

La philosophie, il y a un peu plus d'un quart de siècle, semblait en proie à une crise sans précédent. Au dire de novateurs aussi bruyants que nombreux, une ère nouvelle allait commencer, la voie de la pensée venait seulement d'être frayée. Foin des anciennes théories, fussent-elles de Kant ou de Descartes (Aristote et saint Thomas n'étaient mentionnés que de loin en loin, pour être écartés plus dédaigneusement encore). Les méthodes abstraites, rationnelles devaient faire place à des procédés inédits. Malgré des divergences assez sensibles, on parlait d'une *philosophie nouvelle* qu'on s'accordait à proclamer anti-intellectualiste; le nom de pragmatisme, servant à désigner des doctrines passablement disparates, était dans tous les livres, dans tous les articles de revue. On répétait, et c'était en somme le signallement le plus caractéristique, que la nouvelle philosophie devait être une vie, que la pensée ne devait plus s'isoler de la vie totale, mais s'y plonger, en faire partie.

Les années ont passé, la fermentation des idées s'est apaisée, le bruit s'est calmé; de nouvelles écoles ont surgi, des idées qu'on assurait être mortes sans retour ont témoigné de leur féconde vitalité. Tout sans doute, dans les nouvelles tendances, n'était pas superficiel et faux. Le recul permet de mieux saisir les perspec-

tives, de discerner des écoles qu'un commun enthousiasme confondait, de séparer dans leurs programmes et leurs réalisations ce qui était jaillissement d'idées neuves, pleines d'avenir, ou encore mise en lumière d'aspects peu remarqués de la réalité et d'antiques vérités, voire retour à d'authentiques traditions, et ce qui n'était que déclamations creuses, espoirs démesurés, sans lendemain possible, et même erreurs radicales et pernicieuses.

Sur le fond, déjà brouillé par le temps, des discussions de l'époque se détache de plus en plus nette la forte personnalité de William James. Il a fait la fortune du mot « pragmatisme »; il a popularisé certaines manières de dire et de penser qui ont joui d'un crédit énorme et qui n'ont pas perdu tout leur prestige. Il a contribué à ranimer la psychologie, à la ramener au contact de la réalité immédiate de la conscience; il a été l'un des premiers à étudier les phénomènes religieux avec un respect sympathique, une attention déferente, contrastant avec l'hostilité inintelligente du matérialisme médical. On a eu raison de le faire figurer dans la collection des « Maîtres de la pensée religieuse ». Inutile de dire — c'est l'inconvénient inhérent à ce genre d'entreprises — qu'il y est écrasé par le voisinage d'un saint Augustin; ajoutons que — nous le redirons tantôt — il est plus un maître de l'interprétation de la pensée religieuse qu'un maître de la pensée religieuse elle-même; il a montré aux hommes de science et aux philosophes décrivant et appréciant la pensée religieuse quelques critères originaux, il leur a appris à regarder ces faits parfois déconcertants, il en a donné des interprétations personnelles, mais il ne s'est pas précisément mis lui-même au point de vue religieux, il n'a pas vécu ni développé chez les autres la religion et la pensée proprement religieuse.

Sous le bénéfice de ces remarques préalables, remercions M. Gilbert Maire de nous avoir donné de William James un portrait sympathique et poussé une étude où se mêlent étroitement la biographie, l'exposé, la comparaison, la critique des doctrines, le tout centré autour du pragmatisme religieux (1). C'est ainsi que James aurait conçu la critique de sa pensée par l'alliage de la vie et de la dialectique; l'histoire n'étant que de l'expérience, de la vie du passé, il aurait trouvé bon qu'on rappelât à son propos des antécédents auxquels il s'est opposé ou qu'il a continués; peut-être aurait-il trouvé que son biographe sait et dit un peu trop de choses, qu'il explicite savamment ce qu'il aurait préféré voir suggérer par touches ou broser à larges traits; mais le lecteur ne se plaindra pas de l'abondance des informations, il sera reconnaissant à l'auteur d'avoir fait suivre son travail d'une bibliographie fort copieuse.

Peu de philosophies doivent autant à la vie, sont aussi fortement influencées, que celle de James par les vicissitudes de l'existence de leur artisan. Les idées du maître de Harvard ne sont pas, pour autant, une transcription idéologique d'émotions et d'incidents intimes ou une justification plus ou moins consciente d'attitudes adoptées antérieurement à tout contrôle. Elles sortent de la vie en ce sens qu'elles ont été suggérées par l'expérience, qu'elles ont été conquises laborieusement, au contact du réel, dans une lutte parfois douloureuse; elles ont été assimilées par l'homme tout

(1) GILBERT MAIRE, *William James et le pragmatisme religieux (Les maîtres de la pensée religieuse)*, Paris, Denoël et Steele, in-8°, 277 pages, illustré. Rappelons brièvement quelques détails biographiques: né à New-York le 11 janvier 1842, William James fit une partie de ses études secondaires dans diverses institutions de France et de Suisse; revenu à New-York en 1860, il commença l'année suivante à l'Université de Harvard des études de chimie, puis de physiologie et de médecine; en 1872 il est nommé instructeur ou répétiteur de physiologie à cette université; en 1876 il inaugure un cours de psychophysologie et passe l'année suivante à la faculté de philosophie. En 1890 il publie ses *Principles of Psychology*; en 1901 et 1902 il fait à Edimbourg ses fameuses conférences de la fondation Gifford sur l'expérience religieuse, bientôt publiées et traduites en diverses langues. Suivent *Le pragmatisme, La notion de vérité, La philosophie de l'expérience*, etc. Après divers séjours en Europe, il retourne à Cambridge, près de Boston, et meurt le 26 août 1910 dans sa résidence de Chocoma, dans le New-Hampshire.

entier, ou plus exactement, elles ont été créées par lui et elles ont soutenu son effort, elles ont rendu possible son triomphe sur les obstacles du dehors et du dedans qui s'opposaient au plein épanouissement de sa vie intégrale.

M. Maire distingue judicieusement « les principaux courants qui, durant les années 1905 à 1907, composent une sorte de fleuve assez trouble, mais dont les eaux se déversent dans un même anti-intellectualisme » (p. 202). Dans la ligne purement philosophique, Dewey en Amérique et Schiller en Angleterre développent le pragmatisme et le pluralisme dans un sens autonome, mais, en somme, dans le prolongement de la pensée de James; plus indépendants, mêlés d'éléments bergsoniens, sont les essais de Sorèl; celui-ci a influencé aussi bien que James les Italiens Papini et Prezzolini. Par contre, le pragmatisme scientifique ou, mieux, la critique des sciences d'Henri Poincaré ne doit rien, au moins directement, ni à James, ni à Bergson. Malgré la parenté des idées et des personnalités, malgré la sympathie et l'estime réciproque, on ne peut pas non plus identifier le bergsonisme et le pragmatisme; il y a dans le premier un effort constant de métaphysique qui reste beaucoup plus près des philosophes classiques que l'empirisme radical de James. Le modernisme est étroitement apparenté au pragmatisme, on peut même dire que c'est lui qui l'a fait connaître au grand public européen; mais là encore les idées de James ne sont pas tout; l'œuvre d'Edouard Le Roy est une fusion personnelle de la philosophie des sciences de Poincaré et du bergsonisme; l'immanentisme de Tyrrell est une utilisation plus ou moins prudente des idées de James, de Bergson, de Le Roy et de Maurice Blondel (p. 203). M. Maire ajoute avec quelque hésitation au nom de Tyrrell celui de Fogazzaro et, plus résolument, celui du P. Laberthonnière; ceci appellerait des réserves, car, malgré les outrances de celui-ci et son apologétique aventureuse, il ne s'est pas laissé entraîner aussi loin que l'auteur de *Nova et Vetera* et de *Through Charybdis and Scylla*. Soulignons aussi, ce que M. Maire ne devait pas nécessairement faire, la distance énorme qui sépare M. Maurice Blondel à la fois de James et de Bergson: un philosophe qui professe nettement le transcendant de Dieu, qui admet la grâce au sens strictement ecclésiastique du terme, se classe par là même à part des pragmatistes même les plus grands. Enfin, plus loin de James encore que Tyrrell et d'ailleurs sans aucune attache directe avec le psychologue de Harvard est le modernisme de M. Loisy; M. Maire le dit fondé « principalement sur l'exégèse »: les mémoires de M. Loisy montrent que si l'exégèse fut son champ d'application, c'est une philosophie de l'histoire et du monde, un évolutionnisme radical, mêlé d'un peu de protestantisme libéral, qui l'inspire et la commande.

\* \* \*

La pensée toute concrète de James pouvait moins que toute autre échapper aux influences du milieu historique et familial. Quelque peu classiques et suivies qu'aient été ses études, elles devaient le mettre en contact avec les grands courants philosophiques de l'époque: M. Maire les situe « entre Swedenborg et Hegel ». James trouvait le premier au foyer même, représenté par le déconcertant éducateur qu'était son père, Henry James; le second, il s'y heurterait dans toute sa carrière universitaire, et ses ouvrages sont remplis de discussions contre cette doctrine qui lui sert à se poser en s'y opposant. Ce premier chapitre de M. Maire est rempli de faits et de données intéressantes; toutefois l'auteur fait la part un peu large à Swedenborg dans l'évolution de la philosophie moderne; il a raison cependant de voir dans celle-ci, surtout dans l'idéalisme romantique, la recherche d'un succédané pour la religion du Dieu vivant et transcendant.

Singulière éducation que celle départie à ses fils par Henry James! « Nous respirions l'inconsistance pure, nous étions nourris

de contradictions », racontera plus tard le frère de William James, le romancier Henry. Ce qui, sans euphémisme, commente M. Maire, signifie que les deux enfants choyés et amusés étaient finalement livrés à eux-mêmes. Henry James proposait à ses fils des notions disparates, des songes de visionnaire ou des spéculations de philosophe. La vie, se dit-il, quand il en vient à douter de ses facultés d'éducateur, est encore la meilleure éducatrice. Il confie donc l'éducation de ses fils à la vie et à la Providence (pp. 51-52). Quand il intervenait, c'était justement pour arrêter un développement commencé, aiguiller vers d'autres voies une existence scolaire vagabonde. Seule, la mère de William représente dans le ménage la stabilité, le bon sens, peut-on dire, et son fils saura plus tard lui adresser aux moments décisifs ses meilleures confidences. Avec son père il y aura des désaccords qui n'enlèveront pas, finalement, l'estime et l'affection.

On sait généralement que, avant d'être chargé à Harvard d'un cours de psychologie, puis de philosophie, James y avait enseigné la physiologie; on voit dans cette circonstance, comme dans le voyage d'exploration qu'il fit au Brésil avec Agassiz, l'indice d'une vocation scientifique et de l'évolution naturelle d'un esprit qui, parti de la considération de la matière vivante et de ses fonctions, s'élève à l'étude de la conscience et de là aux plus hauts problèmes de l'humanité. Ses essais de peinture — les croquis reproduits par M. Maire attestent des dons véritables — sont considérés, ainsi que son style si vivant, comme l'indice d'une nature riche en aptitudes variées. La réalité est plus complexe. Certes, il est doué des capacités les plus diverses; mais ses études cahotées lui ont laissé des notions fragmentaires et désordonnées sur tout; sa volonté n'a pas appris à se tendre avec persévérance vers le but une fois choisi. C'est pourquoi il aborde diverses carrières pour les abandonner successivement; la peinture le fatigue vite, l'exploration et l'étude de la faune brésilienne le dégoûtent, le diplôme de médecin est conquis sans trop savoir si c'est pour s'occuper ou pour assurer l'avenir matériel; l'enseignement de la physiologie à peine entamé est sur le point d'être délaissé. Au milieu de tous ces changements, la santé physique et surtout morale du jeune William est sur le point de sombrer, et c'est dans la philosophie qu'il trouve le remède: au plus fort de l'instabilité et du dégoût, au moment où, proche du désespoir, il considère le suicide comme l'acte le plus héroïque de l'homme, il se met à penser, à la suite de Renouvier, que sa liberté existe, qu'elle peut changer le monde, ne fût-ce qu'en changeant sa propre existence, son monde intérieur. Il complète et transforme Spencer par l'affirmation de la contingence, de l'indétermination, de la valeur de son initiative personnelle. Il échappe de même à Hegel, qui veut emprisonner le monde dans un immense réseau dialectique. Et en même temps sa culture scientifique, le goût acquis, presque malgré lui, de l'observation et de la technique l'aident à interpréter la vie, l'expérience dans un sens tout concret. Le monde lui apparaît et restera pour lui jusqu'à la fin comme un chaos d'événements fortuits et dans lequel l'action humaine est efficace; il aimera à nommer sa philosophie un « tychisme », un « pluralisme », pour l'opposer au déterminisme, au monisme que défendent sous le nom d'absolutisme Thomas Hill Green, Bradley, plus tard Bosanquet en Angleterre, et, en Amérique, Palmer et surtout à Harvard même l'ami et le collègue de James, Josiah Royce. A l'inverse, il s'attache à la mémoire chère et vénérée de John Stuart Mill (dédicace de *Pragmatism*) et il dira que son pragmatisme n'est qu'un nom nouveau pour de vieilles choses. Ce n'est pas sans raison qu'il a élu pour patron le maître de l'empirisme au XIX<sup>e</sup> siècle; mais il sera plus conséquent — si l'on peut parler de conséquence en empirisme — et il revendiquera le titre d'empiriste radical. Le pragmatisme n'est que l'aspect méthodologique, la théorie de la vérité qui fait corps avec ce système ou, mieux, cette attitude mentale.

La manifestation de cette attitude la plus riche en elle-même, la plus éclatante pour le public, la plus féconde en résultats — bons et mauvais — sera l'Expérience religieuse, ou, selon le titre plus expressif de l'original, LES VARIÉTÉS de l'expérience religieuse.

M. Maire a raison de distinguer dans la carrière de James une période préparatoire de pragmatisme généralisé, qui aboutit aux fameuses conférences d'Edimbourg, et une autre période d'épanouissement et de défense du pragmatisme généralisé, les deux encadrant l'ouvrage capital déjà cité. Dès 1897, la *Volonté de croire* contenait de façon suffisamment explicite toute la pensée de James avec le germe de ses développements ultérieurs.

Dès l'origine, on a donné de la théorie pragmatiste de la vérité des interprétations basement utilitaires ne répondant en rien aux intentions de James. On a cru que, pour le pragmatisme, est vrai ce qui rapporte au sens le plus matériel du mot, et l'on a fait à ce propos des considérations de psychologie ethnique qui, comme d'habitude, sont aussi dépourvues d'équité et d'exactitude que de bienveillance. Lorsque James identifie la vérité et l'utilité, il entend une utilité avant tout intellectuelle et secondairement morale, ou, plus exactement, il songe à la finalité de la vie totale, comprenant l'intelligence et l'action morale. Le reproche qu'on peut lui faire est surtout d'escamoter le vrai problème, de ne pas se rendre compte que l'utilité en question sera finalement une utilité vraie, une utilité qui est, et que par conséquent le problème classique de la correspondance entre l'esprit et le réel se pose à nouveau. James a tenté l'impossible aventure d'expliquer en termes d'expérience toujours fluente et concrète un rapport qui, quoique atteint par un acte vital, dépasse l'ordre des événements psychiques; à travers la certitude absolue de la vérité la plus banale, de la constatation la plus vulgaire, où perce le principe de contradiction avec ses exigences, c'est tout le problème de l'être et de la métaphysique qui transparait.

Pour James le pragmatisme est étroitement solidaire du problème religieux et moral; il l'est aussi de sa psychologie si vivante qui eut l'immense mérite de réagir énergiquement et efficacement contre le matérialisme et ses succédanés, en montrant que le courant de la conscience, le moi, ne s'identifie ou ne se ramène ni à des phénomènes nerveux, ni à des éléments matériels quelconques. Par là il échappe au reproche d'utilitarisme, mais il n'est pas à l'abri de celui d'insuffisance.

\* \* \*

Mais si le pragmatisme est l'étiquette qui s'attachera dans l'histoire de la philosophie au nom de William James, son rôle capital dans l'évolution de la pensée contemporaine, il le doit à ses études de philosophie religieuse. Qu'on se rappelle les appréciations courantes avant lui sur les mystiques: l'extase n'était qu'une manifestation de l'hystérie; le sentiment religieux, sujet à de nombreuses déviations, était lui-même de nature morbide; les saints, les mystiques étaient des faibles, des dégénérés, la croyance au surnaturel un indice de débilité mentale, un vestige d'un mode de penser définitivement dépassé. Et William James proclamait au nom de l'observation et de la psychologie que les saints et les mystiques sont des héros, que leur activité hors pair les élève aux cimes les plus pures de l'humanité, que la vie religieuse met la conscience en rapport intime, direct avec des énergies obscures d'une puissance surhumaine, que les croyances religieuses sont bienfaisantes, donc vraies, et qu'elles ne doivent pas être édulcorées, dissoutes en un vague spiritualisme rationaliste: leur efficacité est d'autant plus grande qu'elles sont plus résolument, naïvement supranaturalistes. Ainsi James contribuait puissamment à faire naître la sympathie dont jouissent actuellement dans tous les milieux les génies religieux et l'attention respectueuse qui s'attache même à la simple *Turba magna* des âmes croyantes.

Le philosophe soucieux du réel, le chrétien, le catholique lui en resteront reconnaissants.

Toutefois, cette œuvre n'est pas sans lacune. S'il a su comprendre dans une large mesure la valeur de la sainteté catholique en certains de ses représentants, comme une sainte Thérèse d'Avila, il n'a saisi que faiblement ou pas du tout l'âme d'une sainte Marguerite-Marie ou d'un saint Louis de Gonzague. La vie contemplative en général lui échappe. Il n'a pas non plus remarqué l'originalité réelle de la sainteté catholique et la différence entre une sainte Catherine de Sienne ou une sainte Gertrude, par exemple, et une Antoinette Bourignon ou une M<sup>me</sup> Guyon, d'autre part. C'est surtout la nature et le rôle de la croyance dogmatique qu'il ne comprend pas. Il ne conçoit la vie spirituelle que comme un contact direct, senti, réalisé avec plus ou moins de fréquence ou de continuité, avec des réalités supérieures pénétrant en nous par la subconscience; telle est pour lui l'essence de la vie spirituelle qui ne diffère pas, à ce titre, d'autres exaltations psychologiques de l'homme. Les croyances religieuses sont des interprétations surajoutées, des « surcroyances » qui expriment d'une manière déficiente la réalité fondamentale; leur nature et leur développement dépendent de la nature du sujet et des influences intellectuelles, morales et sociales qui déterminent sa vision. Elles n'ont donc pas de rapport direct avec la réalité profonde; on sait que James inclinait à penser que la divinité est finie et multiple, polythéisme et finitisme inspirés de Ménard et de Renouvier autant que procédant du désir d'échapper au monisme. Enfin les croyances religieuses, il ne les condamnait pas en soi, mais il entendait les juger seulement sur leur efficacité pratique; il les mettait donc bien en dessous de l'intuition primitive.

Une des principales causes de cette attitude, c'est que « James est... resté au seuil de la religion — a été comme avant les *Variétés de l'expérience religieuse* » (p. 207). On lit la réponse qu'il fit en 1904 à l'enquête du professeur James Bissett Pratt :

« Qu'entendez-vous par Dieu? — Un mélange d'idéal et de finalité efficiente.

« Dieu est-il pour vous très réel? — Vaguement réel.

« Avez-vous l'impression d'avoir éprouvé sa présence? — Jamais.

« Acceptez-vous le témoignage des autres qui prétendent avoir senti la présence immédiate de Dieu? — Oui, il y a sur ce point un ensemble de témoignages si imposants que je ne puis en faire fi. C'est certainement en moi le germe de quelque chose d'analogue qui fait écho.

« Priez-vous? — Il m'est absolument impossible de prier. Je me sens ridicule et emprunté.

Selon vous, la Bible fait-elle autorité en matière de religion?

— Non, non, non. C'est un livre si humain que je ne sais pas comment on peut encore croire, après l'avoir lu, à son « origine divine » (*ibid.*).

Ce témoignage est bien celui d'un « incroyant sympathique, mais, malgré tout... incroyant » (pp. 206-207).

Mais pourquoi James adopte-t-il cette attitude? Ne serait-ce pas à cause de l'idée tout émotive qu'il se fait de la religion? En cela il est tributaire du protestantisme le plus authentique et de la théologie libérale; pour eux, le sentiment religieux reste essentiellement un état de crise sensible, un sentiment perçu distinctement et indépendant des éléments intellectuels. Son empirisme radical l'empêchait certes aussi de saisir les explications des théologiens ou d'un simple catéchisme catholique sur l'infinité de Dieu, le mal, la grâce, l'inspiration scripturaire; il n'y voyait que des mots dépourvus de sens. Quant à l'interprétation pratique des dogmes, elle traduit en termes pragmatistes le symbolisme vulgarisé déjà par les théologiens protestants, successeurs de Schleiermacher.

Et, en fin de compte, il faut revenir à l'insuffisance du pragmatisme en général. Celui-ci, s'il se renferme, comme il le doit,

dans l'expérience, peut seulement décrire des phénomènes, et en donner une interprétation provisoire, une première appréciation; s'il s'agit de juger au fond la valeur et la portée du critère pragmatique, s'il s'agit de décider ce qu'est la vérité, ce que vaut la religion en général et quelle religion est la vraie, il faut dépasser l'expérience pure; ceci n'est pas tourner le dos au réel, bâtir en l'air, c'est trouver dans la réalité solide les marques de sa vraie nature. Mais il faut pour cela une philosophie autrement compréhensive que l'empirisme pragmatiste; il y faut un intellectualisme qui ne soit ni phénoméniste, ni rationaliste, ni ontologiste. Cette philosophie, nous n'avons pas à l'exposer ici — elle ne se laisse pas condenser en quelques lignes — faut-il même encore la nommer?

M. Maire termine son livre substantiel et agréable par cet appel pathétique: « Une nuit intellectuelle semble vouloir s'étendre sur les deux mondes: resserrons, autour de quelques noms privilégiés, celui de James ou de Bergson, nos espoirs de société nouvelle... où l'esprit enfin s'affranchira, autant que la vie terrestre le permet, de la grossièreté des foules et de l'inertie matérielle » (p. 251). Ne nous arrêtons pas au dédain peu évangélique des foules grossières, ni à quelques réflexions ambiguës que nous avons omises; cela demanderait de trop longs commentaires. Saluons seulement la noblesse de cet appel à la libération de l'esprit, mais proclamons que la pensée purement humaine ne suffit pas à réaliser cette aspiration. Et même parmi les philosophes, quelque grands et sympathiques que soient les chefs intellectuels qu'on nous propose, ils ne peuvent nous guider au but désiré; nous préférons cheminer à la suite de saint Augustin et de saint Thomas.

RENÉ KREMER, C. SS. R.

## Chantiers américains <sup>(1)</sup>

Tous les jours, de ce côté de l'Atlantique, s'élèvent des critiques amères et des jugements sommaires au sujet de la grande expérience du président Roosevelt pour arracher son pays à l'état désespérant de la crise. Ces appréciations sont généralement d'une injustice souveraine. La crise, aux États-Unis encore plus qu'ailleurs, a mis au premier plan des préoccupations humaines des questions d'ordre psychologique et d'ordre moral; aussi, est-ce avec une très grande joie que nous avons vu l'éminent psychologue qu'est M. André Maurois consacrer quelques pages lumineuses à cette grande entreprise de reconstruction, inaugurée par Franklin Roosevelt sur les chantiers américains.

Quand Roosevelt devint à Chicago le *nomine* du parti démocrate pour la présidence, un immense frémissement parcourut la nation. Le nom de Roosevelt ne personnifiait pas seulement le cran et l'énergie qui avait fait de Théodore Roosevelt l'un des plus grands présidents de l'histoire du pays; il était porté par un homme du même sang, alliant à cette énergie un courage plus tranquille et plus constant, une incomparable intuition de l'opinion publique, un charme et une finesse attirant invinciblement la sympathie des foules. « Démocrate par son amitié pour Al Smith, radical par les jeunes hommes dont il s'entourait, conservateur par la naissance et aristocrate par l'aspect, il avait pour lui, avant les premières actions, l'unanimité du pays. » Avant qu'il n'eût pris le pouvoir, ceux qui savaient la grande victoire remportée par sa volonté sur les faiblesses de son organisme attendaient avec confiance de Franklin Roosevelt le courage d'agir.

Car il fallait agir! Il n'est pas permis pour juger une œuvre d'isoler son essence du cadre où elle s'est développée. A l'heure

(1) ANDRÉ MAUROIS, *Chantiers américains*, Librairie Gallimard, 1933.

où Roosevelt était inauguré à Washington, au moment même où il prêtait serment en étendant la main sur le treizième chapitre de l'épître de saint Paul aux Corinthiens, consacré à la charité, dans la Bible tricentenaire apportée à New-York par les premiers Roosevelt, toute la vie économique était paralysée par un moratoire bancaire décrété dans quarante-six sur quarante-huit États de la Fédération. La nation émergeait d'un hiver horrible où quatorze millions de ses ouvriers avaient chômé, où vingt à trente millions d'hommes vivaient de charités. Et misère plus abominable que toutes les autres, l'espoir même avait disparu: « Pendant quelques semaines, nous dit M. Maurois, l'Amérique a cru que la fin d'un système, d'une civilisation était toute proche. Le nombre des chômeurs augmentait si rapidement que l'on se demandait comment les organisations qui s'occupaient d'eux pourraient suivre cette croissance. Si elles n'avaient pu le faire, si des milliers de familles avaient été réduites à la famine, alors Dieu seul sait ce qui serait arrivé... Puis, au début de mars, tout a changé... »

A peine son serment prêté entre les mains du *Chief Justice*, Franklin Roosevelt déclarait la guerre à la peur. « La seule chose à craindre, disait-il, c'est la crainte elle-même. » Au milieu du désarroi et des ruines qui cachaient l'horizon, le nouveau Président reconnaissait toutes les leçons de la souffrance, il annonçait un programme immense et terminait sa proclamation sur ces mots: « Le peuple des États-Unis a demandé une discipline et une direction responsable. Il m'a choisi pour être l'instrument de ses vœux. J'accepte cette mission dans le même esprit où elle m'est imposée. Dans cette dédicace de la nation, nous demandons humblement la protection de Dieu. Puisse-t-Il bénir chacun de nous! Puisse-t-Il me guider dans les jours à venir! »

La rapidité du geste suivit la rapidité de la pensée. Avant d'être installé à la Maison Blanche, Franklin Roosevelt eut à résoudre la crise bancaire, à faire voter par le Congrès toute une série de lois d'exception et à les appliquer. Il ne s'agissait pas seulement de parer aux difficultés provisoires; il fallait remettre en mouvement la machine économique.

Les économistes classiques reprochent au président Roosevelt d'être intervenu à ce moment dans le mécanisme économique. Un libéral, comme Sir Herbert Samuel lui-même, reconnaît dans le *Times* que l'unanimité du peuple américain exigeait une intervention de ce genre. « L'idée qu'un ordre social peut et doit être accompli a pris racine dans l'esprit des peuples... » écrit Walter Lippman. Il est d'ailleurs permis de se demander si tous les avantages du libéralisme économique ne se sont pas manifestés surtout chez les peuples dont la structure sociale et les préjugés de classe étaient les plus solides, parce que là seulement existait cette discipline stable de la consommation qui amortit singulièrement les crises dues aux sautes de confiance. « Laissez faire, dit à M. Maurois un membre du *Brains Trust*, c'est peut-être une méthode possible en France parce que la France est un peuple modéré; mais chez nous, tout est violent: le climat, les orages, les étres, la hausse et la baisse, l'optimisme et le pessimisme, l'admiration et l'injustice... »

Roosevelt a décidé qu'il fallait agir, qu'il fallait diriger l'économie du pays ou essayer « de reproduire consciemment la somme des actions inconscientes des foules ». J'ai décrit dans un numéro antérieur de la *Revue* le mécanisme juridique de la N. I. R. A. Sa mise en œuvre n'alla pas sans heurts.

Roosevelt pour réaliser l'ordre social qu'il rêvait s'entoura d'une équipe extraordinaire aux yeux des politiciens du Capitole. M. Maurois la divise en trois lignes de joueurs comme une équipe de rugby. A l'arrière le *Postmaster General* Jim Farley, grand maître de la force électorale, suprême refuge en cas d'insuccès, en troisième ligne, avec lui les vieux renards de la politique; en seconde ligne, les conseillers expérimentés: Lewis Douglas, le protecteur du

budget, Bernard Baruch, le grand financier, Hugh Johnson, le chef énergique et audacieux de la N. I. R. A.; enfin, en troisième ligne, le Trust du Cerveau, le cabinet des professeurs, « des délicieux professeurs », « des enfants prodiges », susceptibles de toutes les audaces, étrangement clairvoyants et follement aventureux. M. Maurois a passé une soirée dans le « mess » animé où ils vivaient ensemble comme des collégiens, dans l'effroyable été de Washington : « Cols blancs ouverts à la Shelley, beaux visages d'intellectuels que l'on devinait à peine dans la nuit. Depuis dix ans, tous avaient écrit, fait des plans, blâmé des politiciens au pouvoir. Puis Roosevelt était venu et leur avait dit : « Vous avez critiqué. Vous avez projeté. Le pouvoir est à vous. Appliquez vos projets. »

Ils en étaient restés ravis et effrayés à la fois, s'inquiétant pour la première fois de devoir tailler dans un univers réel et palpitant. Ils savaient que, selon la pittoresque expression du général Johnson, avant peu l'air serait plein de chats morts.

Dans un monde vivant et humain, il faut compter avec l'égoïsme et l'envie, avec l'ingratitude et la passion, avec la cupidité et la haine, avec la vanité et l'orgueil, avec l'immense cortège des péchés. Les professeurs ministériels de M. Roosevelt attendaient des déceptions, elles n'ont pas manqué. Leurs remèdes n'agissaient pas conformément aux déductions logiques. Ils provoquaient des réactions inattendues. Ils supposaient une hygiène nouvelle et qui ne s'acquiert que lentement. Leur tâche était d'autant plus rude qu'elle voulait s'appuyer exclusivement sur la contrainte morale, sur le verdict de l'opinion. Au vœu du général Johnson, « tout devait se passer dans un bocal à poissons rouges ».

Ils n'en persévèrent pas moins avec le courage de leur chef. Roosevelt n'a pas de plan déterminé pour rétablir une structure aux États-Unis. Il a tracé sur la toile un dessin que chaque jour il vient retoucher. Il a fait vibrer une phrase musicale dont les harmonies se combinent autrement à chaque souffle qui les emporte. Son esprit suit et précède dans un perpétuel mouvement l'imagination chatoyante de ce grand peuple enfant qu'il a ressuscité de son affaissement morbide. Il sait vouloir, mais ce qu'il veut est latent au cœur des foules. Il l'y suscite et l'y transforme en une force enveloppante et souple qui charme même ses adversaires.

Franklin Roosevelt est prodigieusement humain. Dans sa campagne électorale il se présentait en champion de ceux qu'on oublie (*forgotten men*), des humbles et des pauvres, non pas de ceux qui sont électoralement forts et dont les organisations commandent aux partis politiques, mais des faibles, de ceux dont la voix ne porte jamais. Cette sincérité et cette charité ne trompent pas.

« En dix villes différentes, nous dit M. Maurois, des chômeurs de toute classe, de toute profession m'ont dit avec une sincérité touchante : « Je me souviendrai toujours de la minute où, pour la première fois, j'ai entendu cette voix à la radio. Quand il a dit : « *My friends* », il l'a dit d'un tel ton, avec une telle douceur et une telle force, que j'ai compris que c'était vrai, que cet homme était un ami et qu'il allait essayer de faire pour nous ce que les autres n'avaient pas fait. »

Tout n'est pas cependant d'inspirer la sympathie, de s'entourer d'hommes d'élite, d'ébranler le reflux sentimental qui doit tuer le pessimisme. Pour construire il faut un plan, il faut des règles, il faut une direction. Roosevelt, par sa prodigieuse assimilation de la mentalité publique, n'a pas échappé à cette ambiance américaine dont le président Lowell de Harvard me disait un jour : « Les Américains ont le génie de l'accélération, ils n'ont pas celui de la direction. » Le programme du Parti démocrate demandait « un changement drastique dans les politiques économiques et gouvernementales ». Roosevelt a été élu pour changer ce qui existait, mais le changer en quoi? Nul ne pourrait le dire et le Président pas plus qu'un autre.

Arrivé au pouvoir, il a décidé de faire converger ses efforts vers la cessation de la crise, vers la reprise du travail, vers la suppression du chômage. Mais des moyens innombrables et contradictoires sollicitaient son attention. Les États-Unis se sauveraient-ils avec le monde extérieur, par la collaboration de Londres et de Genève, ou par l'isolement et le repliement? Le Président eût voulu l'un et l'autre. Une seule alternative était possible et ce n'est pas lui, mais les circonstances qui l'ont choisie. De même, au moment de résoudre la crise bancaire, Roosevelt pensait assainir la vie économique par la déflation. Il fermait les banques malsaines, il coupait sans pitié les excroissances du budget. Puis, l'impatience du pays étant trop grande, le poids des emprunts trop lourd, il décida de recourir à la dévaluation monétaire.

Il fallait changer ce qui était, au plus vite, et briser le cauchemar du passé. C'est là la faiblesse d'une œuvre improvisée, dont les parties ne concordent pas toujours, dont les développements sont nécessairement inégaux. Qu'importe! Tout ne valait-il pas mieux que le désespoir d'autrefois?

« Les créatures ne sont pas tendres pour leurs créateurs. » Que sera plus tard la N. I. R. A. pour Franklin Roosevelt? Que sera-t-elle devenue lorsque le changement apporté par elle sera lui-même oublié? Nul ne se hasarde à le prophétiser.

L'humanité reconstruit aujourd'hui les cadres que deux siècles de romantisme ont anéantis. L'éternel et le provisoire s'y mêleront; le juste et l'injuste s'y affronteront. Il reste dans l'histoire des États-Unis une minute où, dans le désespoir de tous, un homme a galvanisé la nation et l'a rendue à sa destinée.

Baron SNOY D'OPPIERS.

## La chimère socialiste

L'utopie libérale consiste à croire que l'intérêt personnel est générateur de concurrence et par conséquent d'équilibre automatique.

La chimère socialiste consiste à croire que l'intérêt personnel tend à faire place à l'esprit social ou collectif qui réglera *ipso facto* le problème de l'équilibre.

L'utopie libérale est démontrée par les faits de non-concurrence et les méfaits de la concurrence.

La chimère socialiste se nourrit de ces faits, dont elle exagère la portée révolutionnaire et la poussée constructive.

Le socialisme est divers. On a qualifié utopiques certains systèmes, et le marxisme a pu se dire scientifique. Qu'est-ce que le socialisme?

Il est beaucoup moins facile de le savoir que de définir le libéralisme (pur), à moins de définir le socialisme par rapport au libéralisme. On peut dire avec les libéraux, dont nous connaissons le dilemme : « Il n'y a qu'un régime qui soit conforme aux lois naturelles, l'individualisme. Tout ce qui est entrepris contre l'individualisme est d'inspiration socialiste. Les réformes législatives accomplies depuis tantôt un siècle et aussi les aberrations du capitalisme concentrateur et du salariat syndicaliste, si elles ne sont pas le socialisme, n'en sont pas moins le prélude du socialisme ».

On peut le dire d'autant mieux que cela est incontestable, en vertu des définitions posées *a priori*, puisque l'on qualifie socialiste toute organisation qui tend à subordonner la production à des fins d'équilibre social, quelles que soient les modalités de cette organisation. Mais cela revient à déclarer : « Nous appel-

l'érisme libéralisme un régime d'automatisme, et socialisme tout régime qui n'obéit pas à l'automatisme. »

Ce qui importe dans le socialisme, comme dans toute doctrine, ce n'est pas le but vers lequel il veut tendre, ni l'intention qu'il nourrit, ce sont les moyens sur lesquels il croit pouvoir compter et, par conséquent, l'appropriation de ces moyens aux faits. Ou bien la doctrine est idéologique, ou bien elle est réaliste. Pour en juger il faut regarder aux moyens et aux faits.

Or, ce n'est rien préciser que de faire intervenir les « centres directeurs et conscients ». Nous savons ce qu'ils sont; nous ne savons pas ce qu'ils pourront faire. Comment dirigeront-ils la production, comment régleront-ils la répartition, voilà le problème.

La difficulté du problème n'apparaît clairement que le jour où la doctrine tente de s'appliquer. Les Soviets en ont fait l'expérience. Et dans les pays où les partis socialistes sont écartés du pouvoir, nous voyons dans leurs controverses le reflet de cette difficulté, beaucoup mieux que dans l'œuvre des théoriciens. Les « militants » sont loin d'agir et de parler comme si l'unité de la conception socialiste était évidente. En tout cas, pour eux, le socialisme ne commence pas au directionnisme, ou à toute mesure non conforme au libéralisme, et, en outre, s'ils sont plus ou moins d'accord sur la définition authentique du socialisme, nous ne voyons pas qu'ils s'entendent sur les moyens de socialiser. Quand les adeptes de l'idée doctrinale diffèrent sur les moyens, on peut croire que la doctrine manque d'unité, qu'il y a socialisme et socialisme, ou encore que le socialisme, parfaitement défini dans l'idée, manque de moyens. Il serait alors chimérique. Et les mesures non libérales qui s'introduisent de jour en jour dans le régime capitaliste représenteraient un socialisme non chimérique? Nous le voulons bien.

Mais voyons cependant à quoi il peut tenir que les socialistes « militants » diffèrent. Nous examinerons ensuite la doctrine, telle qu'elle s'est construite au cours de l'histoire, en la confrontant avec les faits.

\* \* \*

L'idée qu'exprime le mot socialisation est fort claire. Socialiser, c'est transférer la propriété des instruments de production à la collectivité, c'est abolir le salariat et le profit. Rien n'est plus facile à concevoir, et même à décréter par un gouvernement qu'appuierait une majorité socialiste. Il ne resterait qu'à faire fonctionner le système.

Comment expliquer que, sur les moyens politiques, c'est-à-dire pratiques, de la socialisation, les socialistes ne soient pas d'accord? Les uns sont communistes, les autres ne le sont pas. Les uns sont socialistes, les autres néo-socialistes. Tous aujourd'hui sont révolutionnaires, à cause de la mystique, — même ceux qui ont abjuré le marxisme, — mais il y eut jadis des réformistes, et il y a encore des modérés. Nuances politiques? Habiletés électorales? Opportunisme et contingences?

Les adversaires passionnés du socialisme ont beau jeu à se refuser à toute distinction. Sur le terrain politique où les carrefours sont nombreux, sait-on jamais dans quelle voie s'engageront les partis et jusqu'où ils iront? Pour ne point s'égarer avec eux, il convient de ne pas prétendre les suivre dans des péripéties incertaines et de rechercher plutôt, en dehors de leurs fluctuations accidentelles et de leurs variations tactiques, quels sont les faits essentiels ou les forces naturelles qu'ils envisagent d'affronter ou d'utiliser.

Le but est de socialiser. Sur les moyens et sur le moment l'accord manque, soit que l'idéologie ait moins de place dans la doctrine des uns que dans la doctrine des autres, soit que leur appréciation des circonstances politiques actuelles diffère. Ces deux suppo-

sitions ne nous intéressent pas au même degré. Nous pouvons négliger l'opportunité politique. Par contre, la dose d'idéologie ne saurait être indifférente. Elle donne à penser qu'au delà de la controverse politique se rencontre une autre cause de conflit qui tient à la difficulté intrinsèque du problème que nous étudions et qui engendre des systèmes que l'on peut tous qualifier « socialistes » en égard à la définition très large, mais qui n'en sont pas moins très différents les uns des autres.

Ecartons alors les considérations d'opportunité politique, après avoir pourtant reconnu que les circonstances politiques sont de nature à provoquer certaines expériences et qu'une étude comme celle-ci doit réserver de telles éventualités. Les accidents politiques naissent d'événements variés : économiques et sociaux, mais aussi financiers, extérieurs et proprement « politiques », et ils entraînent des répercussions imprévisibles. On ne peut raisonnablement aborder le problème de l'organisation économique et sociale qu'abstraction faite des contingences politiques.

Si pourtant on nous objectait que le facteur politique est un facteur social et que précisément la question est de savoir dans quelle mesure il peut déterminer un nouvel ordre de choses, nous répondrions que la question est de savoir si la volonté d'une majorité, fût-elle homogène et cohérente, peut, par la conquête du pouvoir politique, façonner la société à l'image d'une idéologie. Quelles que soient les péripéties de l'action politique, qu'en peut-il sortir de viable économiquement et socialement? Les événements contemporains, si riches d'efforts novateurs, ne permettent pas encore qu'on en tire des enseignements très sûrs, mais ils autorisent cependant à croire que l'idéologie n'a pas le dernier mot, même quand elle s'est donné les armes d'une constitution politique autoritaire. Tout le problème est figuré là.

Où bien les idées qui traduisent un certain état d'esprit, qui reflètent des aspirations même ferventes, qui affirment un besoin d'ordre et de sécurité, suffisent à tout avec la mystique qu'elles alimentent, et il suffit de les clamer pour modeler le monde à l'image de préférences momentanément dominantes.

Où bien les idées n'ont de force durable, de puissance créatrice que si elles sont la représentation intellectuelle des forces économiques et sociales qui animent le monde, qui participent de sa nature profonde, et pour le construire il faut que les hommes reconnaissent la voie qu'elles tracent à leur activité.

Que ce soit en Russie, en Italie, en Allemagne, ou même aux Etats-Unis, les entreprises politiques à fin économique ne démontrent pas que la résolution farouche des gouvernements puisse assurer le triomphe d'une idéologie, à l'encontre des forces naturelles. Ces entreprises démontrent le contraire ou ne démontrent rien encore. On a fait en Russie une tentative communiste qui a tourné au capitalisme d'Etat, lequel ne se soutient que par une dictature inflexible, et encore la psychologie slave explique-t-elle sans doute sa persistance. En Italie on a fait de l'anti-communisme qui représente un directionnisme autoritaire, et cela prouve seulement que les circonstances politiques, il y a dix ans, déterminèrent en Italie un mouvement de réaction contre le risque de catastrophe imminente. Il se peut que l'organisation économique ait besoin, en Italie, du fondement politique qu'on lui a donné. Il se peut aussi que les développements futurs de l'économie remettent en question le régime politique. Pour l'Allemagne, attendons la suite d'un socialisme national qui ne vit présentement que de nationalisme exaspéré. Pour les Etats-Unis, patientons.

Il est impossible de juger actuellement, d'après ces expériences, ce que peut la politique sur l'économique, et plus particulièrement si la preuve est faite que le directionnisme a pour condition un régime autoritaire, ou s'il est la condition nouvelle du régime démocratique. Le cas de l'Italie n'est pas probant, cette nation



ayant accepté, ou subi, avant tout, une tutelle qui la préservait de l'anarchie. La préoccupation politique était dominante. L'organisation économique ne pouvait échapper à l'emprise d'un pouvoir absolu. Cela ne signifie pas que le consentement des citoyens ne puisse, dans un régime démocratique où déjà existent les linéaments d'une organisation concertée, opérer un redressement nécessaire avant que l'excès du désordre ne donne au directionnisme une forme politique qui n'est pas inhérente à son principe, et un nom que la mystique d'un parti pourrait accrédi-ter sans que la nature véritable du régime consente à le corroborer.

Il y a socialisme et socialisme, parce qu'il y a un anti-libéralisme idéologique et un anti-libéralisme de nécessité; chimère d'une part et réalité de l'autre. Le directionnisme est socialiste, si l'on y tient, en tant qu'il est non-libéralisme. Il est spécifiquement directionnisme en tant qu'il s'oppose à la chimère du socialisme à la fois traditionnel (ou utopique) et marxiste (ou scientifique).

Que nous enseigne le marxisme ou socialisme scientifique?

Il prétend se distinguer du socialisme utopique en cela qu'il n'attend pas les transformations sociales d'une impulsion donnée par un idéal de justice, mais de l'ébranlement communiqué aux institutions humaines par une nécessité naturelle qui a son principe dans la prédominance matérialiste des intérêts économiques. Le socialisme n'a pas besoin qu'on l'invente; il est dans la ligne du développement économique des sociétés. Il sortira du capitalisme, qui n'est déjà plus un régime de concurrence individuelle, mais un état d'antagonisme entre deux classes.

Tandis que les utopistes déduisaient arbitrairement, dit-on, leurs plans de la seule idée abstraite de justice, s'efforçant d'imaginer ce que devrait être le monde pour que la justice fût observée, recherchant les moyens à mettre en œuvre pour réaliser le socialisme, le marxisme demande à l'évolution naturelle d'en fournir la base, les matériaux et le plan.

Ainsi, ce que nous avons appelé « loi économique » et « loi sociale », ces deux forces se rencontrent, se combinent, se fondent en une action irrésistible qui modifie progressivement les conditions de l'activité sociale et prépare l'avènement du socialisme, que la révolution n'aurait pas à créer, mais à accoucher.

Entre la conception utopique et la conception scientifique du socialisme on voit la différence, au moins théorique. Dans le premier cas, la loi sociale est donnée comme prééminente, et il faudra que la loi économique fléchisse. En d'autres termes, le peuple aspire au socialisme et il créera le monde socialiste suivant des règles d'organisation nouvelles qui sont à définir. Dans le second cas, la loi sociale (revendication ouvrière de classe) rejoint la loi économique (concentration, non-concurrence), de sorte que l'on peut se complaire à voir dans les faits une promesse d'évolution harmonieuse aboutissant au régime collectiviste où la répartition des biens se fera... autrement qu'aujourd'hui.

Pour préciser la pensée marxiste, il faudrait montrer ici le complément que la théorie marxiste de la valeur apporte ou peut apporter aux conclusions tirées du matérialisme, et montrer aussi qu'au cas où la théorie de la valeur-travail serait fautive (nous le croyons avec beaucoup de néo-marxistes) le complément ferait défaut. Mais si nous nous sommes interdit d'entraîner le lecteur sur des chemins trop rocailleux, il nous est néanmoins possible de le conduire au but.

Le matérialisme marxiste ne va pas jusqu'aux extrêmes conséquences d'un déterminisme rigoureux. Il admet que les causes économiques de l'évolution ne puissent opérer d'elles-mêmes, « automatiquement », les transformations qui sont cependant

en germe dans les sociétés. Il professe que la volonté humaine doit intervenir pour que le mouvement économique s'accomplisse. Ces nécessités profondes qui commandent l'évolution (et la révolution) doivent être reconnues, pensées, adoptées par l'intelligence, qui animera la volonté.

A cet égard, le marxisme paraît être moins « automatiste » que le libéralisme. Et pourtant?

Le libéralisme a grand besoin que les hommes soient convaincus de la nécessité naturelle de la concurrence absolue, sans laquelle il n'est point d'automatisme.

Le marxisme n'a pas moins besoin que les hommes soient convaincus de la nécessité de la non-concurrence, c'est-à-dire de la coordination des efforts à des fins d'intérêt collectif.

Les deux doctrines requièrent que la volonté soit conforme à la loi naturelle, alors que le déterminisme « scientifique » suppose que la volonté des hommes est nécessairement soumise à la loi naturelle.

Mais quelle loi?

Pour les libéraux, la loi économique (offre et demande) supposée identique à la loi psychologique (intérêt personnel).

Pour les marxistes, la loi sociale (revendication ouvrière de classe) supposée identique à la loi économique (concentration), d'où résulterait la possibilité d'établir les échanges sur la base de la non-concurrence. Il n'y aurait plus concurrence économique ni compétition psychologique.

N'avons-nous pas raison de penser que la divergence doctrinale remonte à l'interprétation du mobile psychologique (intérêt) jugé à travers les faits auxquels il donne naissance?

Les libéraux s'appuient sur l'intérêt pour défendre l'offre et la demande. Mais l'intérêt tourne contre la concurrence qu'exige l'offre-demande.

Le marxisme s'appuie sur l'intérêt de classe pour escompter une organisation où l'offre-demande serait remplacée par un nouveau système d'échange. Ce résultat n'est assuré que si l'intérêt de classe, qui cessera d'être de classe avec la disparition des classes, devient alors l'intérêt social ou esprit collectif.

Nous craignons, nous l'avons dit, que l'union sacrée des classes ne survive pas à la révolution triomphante et que l'intérêt personnel ne reparaisse avec l'instinct de compétition dans un monde qui ne sera plus capitaliste, mais qui deviendra difficilement collectiviste parce qu'il n'aura pas cessé d'être individualiste. Nous pensons, avec Paul Valéry : « Dans une société d'inégaux, le plus grand nombre travaille contre l'inégalité. Dans une société d'égaux, l'individu agit contre l'égalité (1). » Caution trop « bourgeoise », assurément. Mais il en est une autre, irrécusable, celle de Marx.

Le marxisme n'est pas déterministe et matérialiste autant que ses adversaires systématiques le veulent faire croire, sinon il se donnerait la même maxime que le libéralisme : « Laissons faire ». La nécessité qu'il reconnaît de « transformer les tendances de l'évolution sociale en tendances de la volonté humaine », suivant la formule de H. de Man, atteste que la révolution ne se fera pas automatiquement. Le facteur psychologique est au premier plan.

Et il y a plus. Il y a la « dictature du prolétariat », que l'on devrait plutôt dénommer dictature pour le prolétariat. Cette phrase, que Marx place au lendemain de la révolution politique, marque clairement que le socialisme scientifique ne fait pas fond exagérément sur les vertus de la loi sociale de l'intérêt collectif. On craint que les individus ne soient mal préparés à la discipline de reconstruction. On redoute que, profondément imprégnés d'égoïsme bourgeois, infectés par le virus du régime individualiste,

(1) *Regards sur le monde actuel*. Nous avons seulement interverti l'ordre des deux propositions, ce qui n'en altère pas le sens.

ils ne soient incapables de se comporter socialiste du jour au lendemain et même quelque temps après.

Entre les utopiques et les scientifiques la différence s'amoindrit. Elle ne tient plus guère qu'à une hypothèse. Ou bien les individus ne sont individualistes que par l'influence du régime libéral dont ils ont trop longtemps subi la déformation, et l'éducation qu'ils recevront de la dictature les rétablira dans leur véritable nature. Ou bien l'individualisme est une disposition fondamentale de l'homme, et le régime collectiviste, même s'il parvient à renouveler les élites, évoluera plus ou moins rapidement, selon que le facteur politique sera plus ou moins résistant et la mystique plus ou moins fervente, vers une forme qui pourra conserver le même nom avec un contenu assez différent. Les utopiques semblaient croire à la perfectibilité de la nature humaine, et encore Fourier proposait-il un stage préalable au phalanstère. Les scientifiques pensent ou se persuadent que le fait démocratique contient la preuve et la promesse de cette perfectibilité ou de cette évolution, mais, pour le cas où leurs prévisions scientifiques seraient entachées d'idéologie, ils prennent quelques garanties contre la survivance de l'individualisme « bourgeois ». Au demeurant, le socialisme scientifique est obligé de se faire *autoritaire*, tellement la volonté humaine a besoin d'être encouragée dans la voie d'une évolution pourtant nécessaire, tandis que le socialisme utopique pouvait être *démocratique*, lorsque du moins il attendait la révolution de l'éducation socialiste.

Si l'œuvre de Marx ne méritait le titre de scientifique (compte tenu de l'époque) par l'analyse qu'elle donne des phénomènes économiques et sociaux, si l'on ne regardait qu'aux conclusions marxistes, on pourrait se demander de quel côté est la prudence scientifique et de quel côté est la plus grande chimère. Attendre d'une dictature vigoureuse la formation de l'esprit social, c'est au moins anticiper sur l'enseignement des faits, si l'on ne démontre pas que la psychologie humaine est propre à se modeler sur le cadre social qu'on lui impose. Identifier l'intérêt de classe avec le sentiment de l'intérêt collectif et avec l'effort collectif, c'est faire une hypothèse qui n'a rien de scientifique. L'idéologie n'est pas tellement moindre dans les *conclusions* marxistes que dans le vieux socialisme français. Et toutes les controverses qui se sont ouvertes au cours de ces dernières années, entre socialistes, découlent de ce désaccord entre les données positives du problème et l'idéologie doctrinale, entre les faits connus et des conclusions qui les dépassent.

\* \* \*

Le socialisme démocratique, progressif, ne répudie pas en intention la socialisation générale des moyens de production, de laquelle dépend l'abolition du profit, de l'intérêt, du salariat. Il reste attaché au thème de la coordination des efforts en vue d'un résultat collectif pour une répartition qui serait réglée sur la base du travail conformément à l'orthodoxie marxiste. Il faudrait affranchir les échanges de la loi classique et tyrannique de l'offre et de la demande. Mais les Soviets ont essayé en y mettant une énergie farouche qui s'accorde mal avec le principe démocratique et l'on ne peut même pas croire qu'ils aient réussi. Sans dictature, ce serait pis. Alors, quel programme?

Le programme socialiste se compose des réformes que l'on connaît : socialisation de certaines entreprises (transports, assurances, pétrole, etc...), contrôle des importations, réformes sociales, et création d'offices publics (blé, engrais, etc.).

Ceux-ci apparaissent comme des organes de régularisation des prix et de la production, car l'une ne va pas sans l'autre. L'État serait acheteur et revendeur des produits. Il garantirait aux producteurs un prix « rémunérateur ». Mais de deux choses l'une — ou bien l'État paie à chaque producteur de la même mar-

chandise le même prix, et celui-ci doit être au moins égal au prix de revient le plus élevé (marginal), ce qui aurait pour conséquence de maintenir des profits inégaux entre producteurs à coûts inégaux et d'encourager la production sans tenir compte de la consommation, — ou bien, et c'est ceci évidemment qu'entendent les socialistes, chaque producteur recevra un prix différent calculé d'après son coût de production, de manière que, pour chacun, la rémunération soit sensiblement la même.

L'État devra aussi décourager les producteurs marginaux dans le cas où leur prix de revient est « trop élevé ». Le contrôle des importations facilitera cette tâche. On laissera passer les quantités de produits nécessaires pour compléter l'offre nationale, celle dont le coût est jugé « convenable ».

Mais par quels moyens de comptabilité opérera l'administration? Qui lui fournira le calcul des prix de revient individuels? Nous ne pouvons ici multiplier les objections que tout praticien connaît. Marx, d'ailleurs, a vu la difficulté, et si le phénomène de concentration occupe une si grande place et nourrit d'aussi belles espérances dans son système, c'est qu'une concentration idéale réaliserait l'unité de prix de revient, à défaut de laquelle l'idée du prix de vente rémunérateur est une fiction qui rejoint l'automatisme. L'erreur est de conserver les conclusions marxistes après avoir écarté une à une les conclusions du maître.

Parlerons-nous des « réformes sociales »? Elles ne sont pas spécifiquement socialistes.

Quant à la socialisation de certaines entreprises, elle serait une expérience instructive et pratiquement possible si elle était conduite objectivement, si les hommes qui visent à réaliser le socialisme étaient pénétrés de la difficulté du problème autant qu'ils sont épris de justice abstraite, s'ils agissaient à la manière de l'inventeur, quand il est capable de ne pas prendre ses désirs pour la réalité. On ne dissimulerait pas les difficultés, on ne maquillerait pas les résultats, on choisirait une branche de la production ou du commerce (transports) qui se prête le mieux à la tentative, et il serait admis que l'on attend de l'expérience la conclusion qui permettra de se prononcer sur la valeur de la doctrine. Utopie encore? Non. La suggestion n'est pas utopique en soi. Elle est utopique par rapport à la mystique socialiste qui impose de réussir quels que soient les résultats réels. Seul, le directionnisme, qui propose aux hommes de se conformer aux lois naturelles, de tenir compte de leurs aspirations, en les mesurant à leurs moyens, pourrait tenter utilement cette expérience et susciter une émulation éducatrice et féconde. La mystique socialiste s'y oppose.

La mystique socialiste, à laquelle M. de Man donne sa plus forte expression, tend à présenter les problèmes économiques comme *virtuellement résolus*. La solution est contenue dans l'idéologie; elle ne dépend que de l'intensité de la foi socialiste, ou de ce que nous appelons la force sociale démocratique, qui existe, certes. Mais de quoi est-elle faite? Ce sentiment de justice égalitaire, que contient-il? En le rattachant au christianisme en veut-on faire un dogme, et le soustraire à la discussion? Le christianisme a-t-il créé cette idéologie ou n'a-t-il que traduit une disposition psychologique fondamentale en s'efforçant de l'idéaliser? Est-ce que vraiment la masse ouvrière serait à ce point pénétrée de l'idéal chrétien qui nous invite à mépriser les richesses, à nous affranchir de la matière, à travailler à notre salut. H. de Man, dont la haute probité intellectuelle ne fait aucun doute, nous semble détacher la doctrine chrétienne de la croyance, et invoquer surtout le contenu social que, selon nous, le christianisme a déposé dans les esprits plus que dans les âmes. H. de Man humanise la religion, ou même il la socialise. Peu nous importe. Mais ce faisant, il prétend observer qu'*en fait* l'instinct d'égalité procède d'une culture chrétienne et est idéaliste dans son essence. Quels sont les

faits qui nous obligent à reconnaître que la masse ouvrière, fût-elle plus ou moins incroyante, demeure soumise socialement à l'idéal chrétien d'égalité? N'est-il pas aussi plausible que l'instinct d'égalité exerce ici son influence à l'exclusion de l'idéal que la doctrine chrétienne y ajoute pour l'orienter vers des fins spirituelles et le détourner de la compétition matérialiste?

L'égoïsme « bourgeois » que l'on oppose volontiers à la « solidarité ouvrière » montrerait-il que la richesse est corruptrice et que la pauvreté préserve la vertu? Il n'y aurait de vertu chrétienne que chez les pauvres? Nous croyons, à vrai dire (sous réserve d'exceptions que l'on pourra imaginer aussi nombreuses qu'on le souhaitera), que la richesse, en satisfaisant la vanité qui est la chose au monde la mieux partagée, corrompt les âmes vulgaires. Mais nous craignons que la solidarité ouvrière ne soit faite en grande partie (sous réserve des mêmes exceptions) du sentiment très matérialiste de la pauvreté commune qui crée un intérêt commun. L'« embourgeoisement » des ouvriers, que déplore H. de Man (*Au delà du Marxisme*), nous est un témoignage que la solidarité est à base d'égalité dans l'infortune, et la dictature marxiste dénonce aussi un pessimisme qui n'est pas moindre que le nôtre.

La mystique, qui fait écho à des appétits autant et plus qu'à un idéal véritable, ne fera pas que les hommes acceptent, respectent et observent les conditions nécessaires du régime qu'ils demandent sans savoir exactement ce qu'il sera, parce qu'ils y voient et ne voient que la promesse que leur instinct de compétition y sera plus à l'aise, leur ambition « bourgeoise » mieux en mesure de se contenter. L'idéologie révolutionnaire annonce une revanche. Est-ce la revanche du devoir social ou la revanche des instincts?

Il faut cependant une « mystique pour le peuple »? Cette question, sous cette forme, ne vise pas H. de Man. Elle nous est suggérée par le conflit des partis politiques, par la réussite actuelle de certaines dictatures étrangères et par le sentiment qu'on ne dirige pas l'opinion sans évoquer quelques-uns de ces symboles qui grossissent le but et exaltent la confiance.

Le directionnisme, déjà en œuvre dans le capitalisme, et qui devra se donner libre carrière, est dépourvu de mystique. Il est sage et serein comme un économiste de cabinet ou comme un médecin qui néglige le moral. Il invoque platement, pour règle et pour maxime, la nécessité, les lois naturelles. Maigre nourriture à offrir à l'imagination des masses instinctives et sentimentales.

Pourtant le libéralisme a eu sa mystique, non pas celle de l'automatisme qui est une mystique pour « savants », mais celle de la liberté démocratique. Il appartient au directionnisme radical d'interrompre la prescription que le libéralisme économique et anti-social a laissé s'établir.

Le libéralisme économique est, aujourd'hui, en opposition avec le libéralisme politique. Opposition de fait, car, pour la doctrine, elle ne manque pas de se réclamer de « la dignité de la personne humaine », en dénonçant la servitude qui lui réserve le socialisme, n'importe quelle modalité du socialisme, qui, dit-on, commence tout de suite après l'automatisme. On cite même avec complaisance l'opinion des hommes à qui leurs mérites exceptionnels confèrent une juste autorité, par exemple, ces jours-ci, le propos d'Einstein, ignominieusement persécuté par la « mystique » raciste : « Tout progrès de la société repose uniquement sur la faculté de développement laissée à l'individu », ce qui condamne les dictatures, évidemment, et aussi le libéralisme économique.

La mystique individualiste a perdu de son prestige parce que la mystique libérale est creuse. Le régime libéral, dans sa phase capitaliste, s'est éloigné des conditions sociales que postule le libéralisme démocratique. Il s'en serait éloigné beaucoup plus encore et n'aurait « laissé » aucune « faculté de développement » à l'individu si les réformes sociales n'avaient rétabli dans sa « dignité » la personne humaine que la libre concurrence menaçait d'écraser.

Il faut que le libéralisme politique garantisse aux individus l'indépendance et la dignité dont le besoin s'atteste dans la loi sociale.

Les régimes de dictature naissent de la déception et de l'amertume, de la rancœur et du découragement que la vie économique inflige à la mystique démocratique, qui est la plus réaliste, donc la plus durable des mystiques (1). Le peuple renonce à la liberté politique pour obtenir immédiatement plus de bien-être social. Et il se peut que le bien-être social, s'il l'obtient, engourdisse momentanément ses aspirations profondes. Il se peut aussi que l'organisation économique instituée par une dictature (Italie) survive au régime politique. Il y aurait éducation économique sous une tutelle provisoire, et retour à la liberté après amélioration des conditions économiques et sociales que requiert la liberté. Il n'est pas impossible non plus qu'une dictature socialiste, surgie des circonstances politiques, ne donne les mêmes résultats si elle se montrait assez souple et intelligente pour ne rien briser.

Mais la question, pour un pays démocratique, est de savoir s'il doit s'abandonner au courant éphémère, à la psychose accidentelle, se livrer aux hasards et aux vicissitudes de la fortune politique, courir le risque d'une révolution qui ne sera pas gratuite et dont la mystique intempérante peut conduire à des désastres prolongés ou à des réactions imprévues qui troubleraient le cours des choses sans résoudre le problème dont les données nous paraissent très positives.

Le directionnisme démocratique répond à ces données. Il suppose évidemment une action énergique, un programme, une propagande, mais il ne suppose que ce que l'expérience nous révèle nécessaire, et il demande moins de vertu que la doctrine libérale pure du renoncement à l'association, que la doctrine révolutionnaire du renoncement à l'instinct de compétition. Sa mystique est raisonnable. Est-ce une raison pour qu'elle n'opère point? C'est possible. Nous n'affirmons pas que les erreurs accumulées par une politique séculaire, qui ne fut jamais réformatrice qu'à regret et toujours en retard de quelques décades grâce aux « inflexibles lois économiques » qui interdisaient déjà, vers 1841, d'écarter de l'usine les jeunes enfants, n'aient pas permis à la mystique révolutionnaire de gagner du terrain. Le directionnisme n'entraînera peut-être pas la masse ouvrière. Pourtant, le socialisme en est-il déjà le drapeau?

Le radicalisme français a une tradition à défendre. Beaucoup de « capitalistes » nous semblent disposés à suivre cette politique, et beaucoup d'hommes de toutes conditions qui entendent l'appel démocratique et n'hésitent que sur les moyens. Ceux-là mêmes que le fascisme italien séduit, ou tente sans les entraîner encore, ne sont pas toujours des ennemis de la liberté. Ils doutent, ils s'inquiètent, se méfiant, non sans raison, de ce « dynamisme » enfantin dont s'enorgueillissent des nations plus troublées, mais ils ne savent que croire dans la confusion doctrinale qui caractérise notre époque.

Il faudrait combattre l'illusion que le salut dépend de formules nouvelles ou du choix à faire entre les deux grandes doctrines antagonistes qui bénéficient encore du redoutable prestige des mots. Le socialisme révolutionnaire n'est que promesses. Le libéralisme pur n'est que façade. En fait, il y a direction, et l'évolution qu'elle marque nous éloigne certainement du libéralisme économique et peut nous conduire à une organisation... voisine du socialisme.

Quel socialisme? Nous n'en savons rien.

L'erreur pernicieuse du libéralisme est de se construire et de vouloir construire le monde sur l'idée abstraite de concurrence et d'associer la concurrence à l'individualisme démocratique,

(1) Nous avons déjà reconnu qu'à l'heure actuelle certains faits proprement nationaux ont leur part dans ce mouvement.

contre l'évidence des faits. Il ne voit même pas que sa philosophie, empruntée au libéralisme politique, n'a rien de commun avec la philosophie du capitalisme qui glorifie l'initiative et le succès, sans distinguer, entre les individus, les possibilités d'initiative ni la qualité du succès. Le libéralisme politique voulait certes que l'activité sociale s'alimente à la source des initiatives individuelles et utilise l'émulation qui s'en dégage. Le capitalisme, par la concentration, a fermé le champ de l'initiative au plus grand nombre des individus. Comment l'Etat ne serait-il pas intervenu, au nom de la liberté individuelle, pour la préserver dans quelque mesure? Et comment le socialisme révolutionnaire ne serait-il pas né de ce désaccord entre le principe de la politique libérale et le résultat de la lutte économique?

Quand les libéraux dénoncent le danger socialiste que recèlerait toute réforme, toute organisation qui tend à résoudre ce désaccord, ils ne s'avisent pas que le socialisme, dans ce qu'il a de chimérique, ne se fonde que sur la révolte de l'individu contre la duperie de la liberté économique. Et quand les libéraux prétendent discréditer l'interventionnisme hier, le directionnisme aujourd'hui, ils ne songent pas que ce « non-libéralisme » ou socialisme futur, éventuel, dont personne ne peut définir exactement la forme, ne sera jamais qu'une organisation conforme aux conditions générales de la vie sociale, à moins qu'une résistance aveugle à la loi démocratique n'en fausse le sens. Le socialisme n'est dangereux qu'en tant que chimère, par les expériences qu'il peut être conduit à entreprendre en vertu d'une mystique d'autant plus impérieuse que les résultats du laisser-faire l'affolent davantage. On ne donne pas des armes au socialisme en tenant compte de la loi sociale, mais en la méconnaissant. Et le socialisme ne devrait être combattu, il ne le sera d'ailleurs efficacement, que par les hommes qui ne croient pas à sa réalisation, et non par ceux qui la craignent.

Nous ne verrions même aucun inconvénient, au contraire, à ce que le directionnisme (auquel d'abord il faudra trouver un nom plus attrayant) enrichisse sa mystique d'une espérance socialiste, à ce qu'il ne répudie pas l'idéal moral du socialisme présenté comme un but vers lequel peut tendre la démocratie, mais qu'elle n'atteindra pas sans effort, par un décret de l'autorité politique, et où elle ne saurait se maintenir si le régime nouveau n'est pas servi par des hommes nouveaux. L'éducation sociale, sous la pression des nécessités économiques et sociales, se poursuit. On doit l'aider. Il serait imprudent de la devancer par des tentatives d'instituer un régime qui la suppose acquise.

Le libéralisme s'insurge contre de telles perspectives. Il fait songer à ces chefs de famille, chargés d'ans, qui s'attristent à la pensée que leur descendance pourra s'engager dans des voies nouvelles qu'ils n'auront pas eux-mêmes tracées. Leur sollicitude voudrait étendre sa protection jusqu'aux plus lointains horizons de l'avenir. Ils s'effraient d'une hardiesse qui peut conduire... on ne sait où?

Mais le libéralisme pur, où nous a-t-il conduits? Il n'a pu faire obstacle ni aux réformes sociales votées par ses élèves, ni aux ébauches d'organisation concertée dont ses adeptes s'excusent. Il a contribué largement à discréditer la liberté, il a donné du prestige au socialisme, et compromis la « science économique ». Ne s'aviserait-on pas qu'il retarde d'un siècle environ? Laissons-le à son hypothèse nostalgique. Sachons accepter que nos préférences, nées de nos habitudes, soient impuissantes à changer le cours des choses. Et pour le présent, sachons vouloir ce qui doit être. L'illusion que les choses sont ce qu'on veut qu'elles soient est le pire dérèglement de l'esprit.

Les faits nous invitent à suivre la loi sociale et la loi économique.

Il y a problème parce que la loi sociale et la loi économique ne se combinent pas spontanément en régime individualiste.

Il importe de les concilier.

Le socialisme ne les concilierait pas sans contraindre l'homme à une discipline qui répugne à sa nature.

Le directionnisme, en fait, s'efforce de résoudre le problème. Il n'est pas une invention nouvelle. Il est né empiriquement de la nécessité. Son action sera d'autant plus efficace que nous prendrons conscience de ce qu'il est, de ce qu'il vaut, et que nous lui donnerons, dans l'opinion publique, l'autorité qui éveille la croyance.

Pour cela, il faut faire une méthode qui s'affirme, d'un subterfuge qui se cache sous les apparences d'un libéralisme tellement éclecétique qu'il en devient équivoque (1).

HENRI NOYELLE,

Professeur à la Faculté de droit de Caen

## Fascisme anno XI

### I. — Les manifestations intellectuelles

L'an dernier, à pareille époque, j'ai eu le plaisir d'exposer aux lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* les résultats d'une enquête sur le premier décennat de l'ère fasciste. Il me serait agréable de poursuivre cette investigation à la lumière des enseignements que nous donne l'année nouvelle. J'envisagerais volontiers, d'entrée de jeu, le côté intellectuel.

\* \* \*

Le fascisme n'est pas contre l'esprit, disais-je, mais plutôt contre une certaine forme d'intelligence de classe et de culture libérale. Il semble bien que l'effort de Mussolini s'applique depuis quelque temps à dissiper les préventions des milieux intellectuels, tant étrangers que d'Italie. En tout cas, l'année XI a été marquée par une série imposante de manifestations littéraires et artistiques.

Mentionnons tout d'abord l'activité des institutions permanentes. La Triennale de Milan a fait grosse impression, une impression de puissance et d'heureuse originalité. Les œuvres éducatives du *Dopolavoro* se sont encore multipliées. De nombreux conférenciers ont porté la bonne parole — la parole du Duce — aux quatre coins du monde. L'Université fasciste de Pérouse a vu croître le nombre de ses étudiants; d'autre part, plus de six cents étrangers, appartenant à trente-deux nations, s'inscrivaient pour suivre les cours de vacances dans la capitale de l'Ombrie (il y a, quelques années, le nombre de ces étudiants ne dépassait pas la cinquantaine). Les Académies étrangères vivent en Italie d'une vie très active. L'Académie romaine a inauguré ses nouveaux locaux, à Rome, en janvier de cette année, et, le 30 avril, Mussolini lui-même inaugurerait l'Institut d'histoire qui fait fonction d'Académie hollandaise.

Les prix littéraires annuels, les fêtes du livre ont mis en valeur l'édition nationale. On sait que les Italiens luttent plus qu'honorablement sur le marché de la librairie. L'Académie italienne, sous l'énergique impulsion de son directeur Marconi, a pris des initiatives nombreuses. C'est elle qui s'est chargée de décerner les prix Mussolini.

(1) Ces pages sont extraites d'un ouvrage qui paraîtra bientôt à la Librairie du Recueil Sirey, à Paris, sous le titre *Utopie libérale, Chimère socialiste, Economie dirigée*.

Mais il convient d'attirer plus particulièrement l'attention sur les manifestations d'un caractère isolé, sur les cérémonies extraordinaires, qui font de l'année XI une heureuse année d'intellectualité fasciste. Du 28 octobre 1932 au 28 octobre 1933, les hommages aux littérateurs, aux artistes n'ont pas chômé.

Le 7 novembre 1932, c'était l'inauguration, à Vicence, du monument à Fogazzaro. En septembre dernier, la « Semaine de Poésie » en Romagne, et, dans la même ville de Vicence, le trente-huitième Congrès de la « Société Dante Alighieri ». Dans l'intervalle, il faudrait mentionner une foule de manifestations de toute espèce.

En novembre, on inaugurerait, à Rome, le nouveau Musée d'histoire naturelle. Le 14 du même mois, s'ouvrait le « Congrès national Volta », si intéressant pour tout ce qui concerne les relations de la science italienne avec la science mondiale. Le 19, le Conseil national des recherches se réunissait en séance plénière.

En février, l'Académie milanaise de poésie mettait au concours, sur un thème indiqué par le Duce en personne, le *Salut à la terre qui refléurit*. Le prix a été décerné, en juillet, au poète romagnol Luigi Orsini.

L'activité artistique et scientifique se révèle particulièrement féconde pendant les mois de printemps. En avril, nous avons successivement le troisième Congrès international de droit pénal à Palerme, auquel prirent part plusieurs de nos compatriotes, le Congrès international de droit romain, le Congrès stomatologique, à Rome, qui réunit les délégués de quatorze nations, et, du 24 au 28, à Milan, le Congrès des instituts fascistes de culture.

Tout de suite après, commence le cycle de cérémonies artistiques qui porte le doux nom de « Printemps florentin » (*Primavera Fiorentina*). Le théâtre surtout allait profiter de cette ferveur de renouveau. Célébrant le cinquantenaire de la Société des auteurs, Mussolini avait insisté sur la nécessité de libérer la scène italienne des entraves de l'Ottocento. Plus de réalisme étriqué. Pour intéresser le peuple tout entier aux grands spectacles d'art, il faut de la fantaisie, la force des passions, l'élevation de la pensée. C'est-à-dire qu'il faut créer cette âme collective, unanime et vibrante qui transportait les auditoires populaires du moyen âge. La représentation d'un *Mystère*, une création fantastique de Shakespeare sont comme les premiers pas du théâtre italien sur la voie nouvelle.

Pendant que musiciens et chanteurs faisaient du « Mai florentin » un festival du goût le plus exquis, Ferrare célébrait le centenaire de l'Arioste, Syracuse organisait des récitations d'œuvres classiques, Venise et Parme avaient leur « Semaine artistique ». Au mois de juin, ce sera le tour de Gènes.

L'été même n'a pas interrompu les manifestations intellectuelles. Citons seulement le Congrès des écrivains, à Bologne, la « Semaine de Pétrarque », dans la fière cité d'Arezzo, et cette assemblée des poètes romagnols, sous les auspices de Dante, de Carducci, de Pascoli, avec l'inauguration, à Rimini, du monument à Jules César.

Le 21 septembre, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, s'est ouvert, à Vicence, le trente-huitième Congrès Dante Alighieri. En octobre vient de se dérouler, à Bari, le Congrès de la Société internationale pour le progrès des sciences.

\* \* \*

Dans sa sécheresse documentaire, ce bilan d'une année est fécond en enseignements. Il nous apprend que, si le fascisme n'est pas, à proprement parler, anti-intellectuel, il se propose avant tout de fonder la culture sur la notion d'italianité. Non seulement, la masse du peuple est invitée à prendre sa part des réjouissances spirituelles, mais le cadre même des différentes cérémonies, de toutes ces commémorations glorieuses est strictement italien.

L'euro-péanisme, l'internationalisme d'un Romain Rolland n'est pas le fait des dirigeants fascistes. A la devise : « Tout ce qui est national est nôtre », ils ajouteraient volontiers : « mais nous n'avons cure du reste ».

Encore faut-il avouer que l'Italie est assez riche en génies de la musique, de la poésie ou des arts plastiques pour fournir à une campagne comme celle qui vient de se dérouler au cours de l'année XI le plus beau champ du monde.

## II. — La question agricole

« L'Italie n'est pas une nation capitaliste », disait Mussolini dans son fameux discours du 14 novembre au Conseil national des Corporations. 7,900,000 habitants sont intéressés directement et immédiatement à l'agriculture, alors que le nombre des industriels ne dépasse pas 523,000. Et c'est pourquoi une politique qui poursuit des résultats positifs, concrets, pratiques, tangibles, une politique qui veut « adhérer à la réalité de la vie », pour reprendre une autre formule de ce réaliste de génie, doit s'appuyer avant tout sur les forces vives des millions de paysans d'Italie.

L'année XI du régime aura été marquée par une éclatante victoire dans la bataille du grain. La récolte a dépassé 81 millions de quintaux, c'est-à-dire que l'Italie fasciste, malgré la courbe ascendante de sa politique démographique, pourvoit à tous les besoins d'une population qui consomme désormais son propre pain, son blé national.

Il faudrait reprendre de larges extraits du bulletin triomphal que lisait le Duce, en présence du Comité permanent du grain, le 21 novembre, au Palais de Venise :

« Je vous annonce que, tous les relevés statistiques mis au point avec la plus rigoureuse exactitude, la récolte en grains du Royaume d'Italie pour l'année 1933, onzième du Régime fasciste, huitième de la bataille du blé, a été de 81,003,200 quintaux. La production moyenne par hectare se chiffre à 15,9 quintaux.

« C'est la moyenne unitaire la plus élevée qu'enregistre l'histoire de l'agriculture italienne.

« La récolte de cette année marque la victoire dans la bataille du grain, victoire obtenue, si l'on s'en rapporte aux données de 1925, après une série de succès progressifs, comme en font foi quelques chiffres qu'il vaut bien la peine de citer. »

Et Mussolini de produire, en effet, des chiffres impressionnants, des statistiques éloquentes. Avant la guerre, pour la période qui va de 1909 à 1914, l'Italie récolte moins de 50,000,000 de quintaux (10,30 à l'hectare). Les six années (1919-1925) qui précèdent la bataille du grain marquent un léger, très léger progrès : 51 millions 280,000 quintaux (moyenne : 11). Une nuit de 1925, à la Chambre des députés, Mussolini prend l'engagement solennel de conduire jusqu'au bout la lutte, au soleil, pour la défense et la libération de l'agriculture italienne. J'ai eu l'occasion d'évoquer, cette année même, le geste du Duce paysan qui, à Sabaudia, terre nouvelle, terre conquise sur le marais et sur la peste, jette à pleines brassées, dans les batteuses luisantes, le blé d'or. Geste symbolique et qui illustre à merveille les méthodes du fascisme réalisateur. Mussolini incarne à la fois l'action et le rêve. La victoire du blé, c'est, à l'ombre d'un grand rêve, l'action de ces millions de bras qui répètent, sur toutes les aires, l'acte du chef.

La moyenne de 16 quintaux à l'hectare est surtout significative. Elle rend témoignage des perfectionnements que le paysan italien apporte dans ses procédés de culture. Certains chiffres-reports frappent l'attention. La province de Crémone atteint un rendement de 32 quintaux à l'hectare (sur une superficie de 34,322 ha.). Mais on signale, un peu partout, des réussites individuelles bien plus extraordinaires encore : 65,24 à Brescia ; 68,80 dans le val d'Aoste ;

71.10 sur un point de la même province de Crémone; 72.10 dans la province de Parme; 72.23 près de Vercelli; et, dans la région de Turin, le record des records : 82.10 quintaux à l'hectare. Le concours national du 3 décembre a départagé ces champions du blé et couronné d'une couronne d'épis lourds le meilleur agriculteur d'Italie. Cela vaut bien les joutes de Galveston et les présentations sur le Pont d'argent des beautés internationales (*producer* : Maurice de Waleffe).

En attendant, les curés italiens se sont livrés à une lutte pacifique sous le patronage du périodique *Italia e Fede*. Au nombre de plus de trois mille, ils ont participé à cette bataille du blé qui leur était réservée. Les deux cents vainqueurs (un par province) ont reçu le diplôme spécial que leur destinait le ministre de l'Agriculture. Et je m'explique maintenant l'ardeur de ce vieux curé que j'ai rencontré, un jour d'été, dans un coin perdu de la montagne apennine et qui, la faucille à la main, brûlé de soleil, suant et rouge, coupait, sur son lopin de sol ingrat, ses gerbes mûres.

Commentant le succès de la bataille du blé, l'*Osservatore Romano* écrivait, il y a quelques jours :

« Si l'effort des bras les plus utiles de l'agriculture nationale, l'effort du travail harmonieusement équilibré fait l'intérêt du producteur et celui de la collectivité qui est aussi le sien, en tant que chacun fait partie de la masse, le coup de bélier à la crise mondiale serait l'œuvre de cet élément où la Providence nous a indiqué le plus naturel, le plus vaste, le plus profitable et le plus sûr gain « à la sueur du front » nous voulons dire l'œuvre de la terre, du pain.

« Si donc, selon les possibilités, selon la distribution des différents biens assignés par la Providence aux différentes régions et, par conséquent, aux différents peuples, si l'objet, l'aspiration, le but d'une politique économique prudente était d'assurer avant tout à chaque peuple dans les limites de son propre territoire les premiers éléments de la vie, le nécessaire pour vivre, non seulement l'équilibre économique, mais l'équilibre politique se stabiliserait au plus grand profit de la fraternité et de la paix, presque toujours troublée — toujours, disent les économistes purs — par le déséquilibre des richesses... »

Le cas de l'Italie, terre marâtre, n'en déplaît au pieux Virgile, terre de landes arides, de rochers nus, de marécages et, pour les 40 %, inféconde et désolée, montre que la « bonification » est une œuvre strictement nationale et qui n'a pas besoin d'une guerre de conquête. Au *Drang nach Süd* (ou au *Drang nach Osten*) des barbares qui voudraient plus de soleil ou des terres à défricher, les soldats de Mussolini, pacifiques et laborieux, ont répondu par cette bataille du blé qui demeure un des plus beaux exploits du fascisme, un exemple.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans le domaine de l'agriculture italienne? Non, certes. Une crise s'est manifestée dans le marché du riz. Par suite de la diminution du prix de vente, la récolte avait baissé d'un demi-million de quintaux (6 millions, au lieu de 6,5), et les producteurs couraient le risque de ne plus trouver dans un juste bénéfice la récompense de leurs efforts. Aux dernières nouvelles, dans une séance qui a réuni les présidents des Fédérations des agriculteurs de Vercelli, Novare, Pavie et Milan, le ministre de l'Agriculture, le président de la Confédération nationale des syndicats fascistes de l'agriculture, le président de l'Office national du riz et le directeur général du Crédit agricole, Mussolini lui-même a tenu à déclarer que le marché du riz serait soutenu et que le Conseil des ministres mettrait à l'étude tout un programme de mesures destinées à alléger le coût de la production. Il s'agit, en effet, de concilier les légitimes exigences des producteurs et les intérêts de tous ces ouvriers saisonniers que la crise « risicole » réduirait au chômage.

Les corporations de catégorie interviendront-elles efficacement dans cette nouvelle bataille? Nous aurons l'occasion de dire, dans un prochain article, quel doit être, à notre sentiment, leur rôle dans l'Etat corporatif et autoritaire né de la volonté réaliste et souple du Duce.

FERNAND DESONAY,

Professeur à l'Université de Liège.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Sainte Bernadette Soubirous

Qui aurait cru que la petite Bernadette, rapportant sur sa tête, au *Cachot*, le 11 février 1858, une charge de bois ramassé avec Toinette, sa sœur, et Jeanne Albadie, leur amie, rapportait en même temps, de sa première vision, une brassée de surnaturel qui embraserait le monde entier? Qui aurait dit que cette frêle enfant, chétive, souffreteuse, ignorante et misérable, avait été distinguée par Dieu pour être l'instrument d'une immense effusion de grâces et qu'elle-même était appelée à figurer un jour dans le catalogue des saintes?

Toute cette histoire de Lourdes est pleine de mystères. On y voit Dieu se jouer de la sagesse des hommes et parvenir à ses desseins de la façon la plus déconcertante. Nous ne savons rien, nous sommes des taupes, dans la sphère du surnaturel. Les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, sa logique diffère totalement de la nôtre. Il a résolu de combattre le naturalisme contemporain par une prodigieuse offensive du Surnaturel. Il entend faire jaillir une source de grâces et de faveurs surnaturelles qui se

répandront sur le monde entier. Il veut appeler en un endroit d'élection sur lequel Il a jeté son dévolu tous les peuples de la terre. Il veut que le culte de sa Mère invoquée sous ce vocable local s'universalise. Il veut que la hiérarchie y organise ce culte, élève des temples, convoque les multitudes, inscrive une fête mariale nouvelle, dans le cycle liturgique avec messe et office propres. Bref, Il veut la réalisation de ce fait immense par ses proportions qui s'appelle le fait de Lourdes et, à cet effet, Il va quérir dans le pire taudis, la chambre obscure d'un *Cachot*, dans la famille la plus misérable, où manque souvent le pain, l'enfant la plus malingre, ne sachant ni lire ni écrire, ne baragouinant que son patois périgourdan et c'est elle qu'Il investit de cette mission, dont Il fait sa messagère, son ambassadrice. Elle sera naturellement moquée, persiflée, traitée de folle, d'hystérique, on pensera à la séquestrer en la menaçant de la prison, si elle ne se tient pas coite. N'importe! Elle fera tant et si bien qu'il faudra bien que les autorités religieuses s'occupent de son message, le contrôlent, le vérifient minutieusement, et la pauvrete réussira! Elle fera surgir la source, fonder des églises, convoquer les peuples de l'univers. Sa mission remplie, elle se retirera du monde dans le cloître, y passera douze ans dans l'obscurité, le recueillement, la souffrance, les épreuves de tout genre, elle y rendra sa belle âme à Dieu

en 1879, à l'âge de trente-cinq ans. Et un bon demi-siècle après, le Pape la proclame sainte et devant elle l'Eglise se prosterne.

Pourquoi, lorsqu'il veut mettre en branle le monde par l'action de l'Eglise, pourquoi Dieu introduit-il sur la scène une fillette ignare qui devra tenir tête à toutes les puissances du siècle? Pourquoi ne s'adresse-t-il pas directement au Pape ou à un Evêque? Est-ce que la sagesse ne consiste pas à savoir ajuster les moyens à la fin? Questions oiseuses, mais éternelles questions. Tout récemment encore, un éminent prélat n'admettait pas que la Reine des Cieux puisse apparaître à des petits paysans incultes au lieu de réserver cet honneur à quelque noble personnage de la société. La réponse sera toujours la même : Dieu choisit la faiblesse, la petitesse, le néant pour bien faire entendre qu'Il est le seul moteur, qu'Il n'a besoin de personne et qu'Il entend se réserver à Lui toute la gloire de l'entreprise.

Et puis, quand on y regarde de près, lorsque, loin de se borner à une vue superficielle, on pénètre le fond des choses, on ne tarde pas à découvrir de secrètes concordances entre les instruments apparemment si imparfaits, si dénués de valeur, et les desseins providentiels.

Bernadette est ignorante, mais cette ignorance servira la pensée divine. Elle sera la preuve que l'enfant n'est pas simulatrice, elle fera crédit même auprès de l'incrédule Thomas qui fut l'abbé Peyramale, lorsque lui rapportant enfin la réponse tant désirée de la Dame, la répétant tout le long du chemin, tremblant de la perdre comme un enfant qui voudrait apporter, sans qu'elle se répande, une eau précieuse, la petite voyante redit : « *Qué soi era Immaculada Coun-chet-sion* », estropiant ce dernier mot pour *Councepcion*. Il était manifeste qu'elle ne comprenait pas, qu'elle n'avait pu tirer de sa tête cette appellation insolite, inouïe, abstraction personnifiée au lieu du vocable concret : *conçue sans péché*. L'abbé Peyramale en fut foudroyé. Il devint pâle et murmura : « C'est Elle! » Et il la tint quitte du miracle demandé en garantie.

L'effroyable pauvreté des Soubroux, héroïquement supportée, malgré toutes les tentations, leur dénuement, l'état de mendicité d'un quichon de pain dans le voisinage : n'était-ce pas la preuve éclatante de l'absolue véricité de Bernadette?

Et puis, elle est douée de qualités morales qui frapperont tous les esprits, désarmeront les oppositions les plus tenaces. Sa pureté, sa candeur, sa transparence d'âme, sa limpidité, son ingénuité, sa pudeur angélique, sa prédilection pour ce qui est petit, son innocence profonde : tout ce qui avait attiré sur elle la prédilection de la Vierge des vierges lui conciliait aussi la faveur des hommes. Que de fois, le questionneur incrédule et railleur s'est senti décontenancé devant cette grâce enfantine qui portait la vérité! Quel ascendant elle prit sur des évêques, sur des hommes éminents, incapables de résister à ce regard qu'elle fixait sur eux et où passait toute la beauté de son âme!

Et puis, à défaut de connaissances, ce bon sens populaire qui perce souvent dans ses réponses et rappelle le tour d'esprit de la vierge de Domrémy en discussion avec ses juges. Un curieux, comme nous en avons tant rencontrés dans l'histoire de Beauring, la questionne avidement sur le voile de la Vierge, sur les moindres détails de sa toilette. Réponse : « Est-ce que vous pensez que j'ai fait attention à toutes ces misères! *Faites-la revenir*, si vous voulez en savoir plus. » Un doyen croit l'embarrasser par cette savante observation : « Tu prétends que la Sainte Vierge t'a toujours parlé en patois. Mais, elle était Juive, elle parlait l'araméen, elle ne comprend pas le patois pyrénéen! » Et la réponse : « C'est Dieu qui a fait toutes les langues. Il a bien pu lui apprendre notre patois, comme il me l'a appris à moi-même. » Et le doyen qui pensait la prendre fut pincé. Ce bon sens ne l'a jamais abandonné dans les interrogatoires insidieux comme des pièges institués par le juge d'instruction ou par le commissaire de police. Jacomet pense

l'embarrasser en substituant à ses premières réponses d'autres qu'il prétend lire dans son procès-verbal. Elle ne laisse pas passer une seule variante, elle rectifie à chaque fois.

Il est aussi du plus haut intérêt de constater comment les « malins » aux prises avec l'ingénue s'enfoncent lamentablement. Le préfet Massy, par exemple, se croyait un phénix de la diplomatie. Il s'était alarmé du péril que courait la Religion dans cette affaire qui, à ses yeux, risquait de la discréditer, car, chose étrange, ce n'est pas l'autorité religieuse, ce n'est pas le nonce de Paris qui conçoit ces honorables scrupules, c'est le représentant du pouvoir impérial, le préfet du département. Il se rend donc auprès de l'évêque de Tarbes, Mgr Sévère Laurence pour le saisir d'une circulaire ministérielle lui demandant de jeter l'interdit sur les pèlerinages à la Grotte. Le jeu lui paraît habile, il lui semblait qu'un motif si grave, la sauvegarde des intérêts religieux, devait persuader l'évêque. Il n'en fut rien. C'était d'une maladresse criante, l'évêque, un montagnard énergique, autoritaire, n'admettant pas que l'autorité civile lui fit la leçon et lui dictât son devoir.

La clôture de la Grotte révolta les populations; elle eût dégénéré en rixes sanglantes, sans l'intervention de l'abbé Peyramale, très populaire. Il fallut, sur l'ordre de l'Empereur, annuler l'arrêté.

Il n'est pas moins topique de constater que le rapport des médecins provoqué pour obtenir la séquestration de Bernadette dans une maison d'aliénés tourna aussi à la confusion des autorités. Ce rapport est d'ailleurs un monument de l'ineptie scientifique dont il serait bon que l'on se souvint. Les Hippocrate disaient : « Bernadette a pu être victime (plus tard, chez nous, on sera plus affirmatif) d'une hallucination. *Un reflet de lumière l'a sans doute frappée*; son imagination, sous l'influence d'une prédisposition morale, a donné à ce reflet une forme qui frappe les enfants, celle des statues de la Vierge qu'on remarque sur les autels. » Nous connaissons, nous, les clartés de phares d'auto, même celles qui bifurquent et n'atteignent pas le point intéressant. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, vu la disposition de la Grotte et des niches, tournées vers le nord et enfoncées dans le rocher, elles restent constamment dans l'ombre, les rayons du soleil n'y pénètrent jamais!

Mais tout de même ces bons docteurs, observateurs si sagaces, concluaient à l'innocuité de la maladie de Bernadette et loin de juger qu'il fût nécessaire de l'enfermer, ils auguraient qu'elle aurait bientôt oublié ces billevesées et que tout rentrerait dans l'ordre. C'est curieux! Mais le côté plaisant se joint au sublime dans toute l'histoire humaine.

Tout est rentré dans l'ordre. Les oppositions ont été vaincues. La sagesse de Dieu a triomphé et celle qu'il avait choisie comme instrument est, en récompense de sa fidélité, élevée sur les autels.

A ses funérailles, un éloge funèbre fut prononcé par Mgr Lelong, évêque de Nevers. Je le rappelle à cause de l'opportunité de son texte : « *Sacramentum regis abscondere bonum est, opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est* » (Tobie, XII, 7).

Je traduis, à l'intention de ceux qui n'entendent pas le latin, ou qui l'entendant, tronquent le texte : « *Il est bon de cacher le secret du roi, dit Raphaël à Tobie et ses parents, mais il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu.* »

J. SCHYRGENS.

#### AVIS IMPORTANT

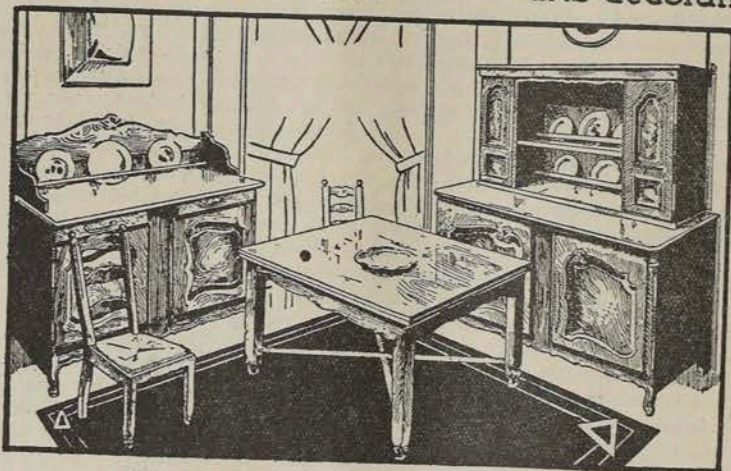
Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée, soit honorée à première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

meubles  
d'art

A. Van Eynde

bureaux et salles d'exposition  
87-89 av. du Midi Bruxelles

style moderne  
style anglais  
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

## CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;  
Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;  
Rue du Bailly, 79, Ixelles.